

NOUVEAU JOURNAL
HELVÉTIQUE,

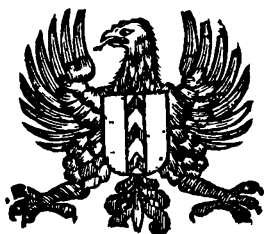
OU

ANNALES LITTÉRAIRES
ET POLITIQUES

DE l'Europe, & principalement de la Suisse;

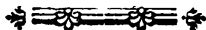
DEDIÉ AU ROI.

F E V R I E R 1774.



A NEUCHÂTEL,

De l'Imprimerie de la Société Typographique.





NOUVEAU JOURNAL
HELVÉTIQUE.

F E V R I E R 1774.

PREMIERE PARTIE.
ANNALES LITTÉRAIRES
DE LA SUISSE.

- I. *Le Miroir d'or , ou les rois du Ché-
chian , histoire véritable , traduite de l'alle-
mand par M. VIELAND. 4 parties, in-8º.*
*A Neuchatel, chez la Société Typogra-
phique.*

Suite de l'épísode des enfans de la nature.

LA morale de ton... comment s'appelle-
t-il? est une admirable morale, dit le sultan
à Danichemende. Elle m'a si bien endormi!
Mais à présent que je n'ai pas encore envis
A ij

4 JOURNAL HELVETIQUE.

de dormir , tu me ferais plaisir , si tu voulais sans plus de morale achever ton histoire.

Danichemende répondit comme il convient à un humble esclave , & continua ainsi son récit :

Voilà , dit le vieillard , en fermant ses tablettes , quels sont les principes suivant lesquels nous vivons. Nous les suçons , pour ainsi dire , avec le lait ; & par l'exemple & l'habitude il faudrait qu'ils devinssent *une seconde nature* , s'ils n'étaient pas déjà si conformes à ses loix. Serez-vous encore étonné qu'à l'âge de quatre-vingts ans , je sois encore capable de prendre part aux plaisirs de la vie ; que mon cœur & mes sens soient encore ouverts à chaque doux sentiment ; que mes yeux s'arrêtent toujours avec intérêt sur ce qui est beau ; & que , quand la nature a refusé à mon âge certains amusemens que je *ne méprise ni ne regrette* , je me contente de jouir de ceux qu'elle m'a laissés ; bref , que la dernière partie de ma vie ressemble *au soir d'un beau jour* , & que du moins à cet égard , je ressemble *au sage* qui (pour me servir de l'expression de notre législateur) *boit jusqu'à la dernière goutte la coupe de la volupté ?* J'en jure par cet astre brillant qui éclaire la nature , notre mere commune ; s'il me reste assez de force à

mon dernier soupir , j'en rassemblerai la dernière goutte sur mon ongle , & je l'avalerai soigneusement.

Le vieillard prononça ces dernières paroles avec tant de feu , que l'émir ne put s'empêcher de sourire ; mais ce sourire était mêlé de trop de jalousie & de chagrin , pour que son visage gagnât beaucoup aux yeux d'une fille de la nature.

Pour ce qui est de la dernière partie de notre législation , qui concerne la police , continua le vieillard , je vous la ferai mieux comprendre , en vous faisant la description de notre façon de vivre & de nos mœurs. Notre petite nation , qui renferme à peu près cinq cents familles , vit dans une parfaite égalité. *Elle n'a besoin* d'aucune autre différence , que celle que la nature , qui aime la variété , a mise entre les hommes. L'attachement à notre constitution , le respect pour les vieillards , que nous regardons comme ses conservateurs , suffisent pour maintenir parmi nous l'ordre & le repos , seuls fruits de l'accord des principes avec les passions. Nous nous regardons tous comme ne faisant qu'une même famille ; & les petits différends qui surviennent parmi nous , sont semblables aux querelles des amans , ou à une brouillerie passagère entre deux bons frères. Nos *jours de fête* sont

8 JOURNAL HELVETIQUE

les seuls *jours d'audience* que nous connaissions. Alors tout le peuple s'assemble devant le temple des graces : là , sous ses yeux , nos plus anciens terminent tous les différends , & reglent les affaires publiques.

Nos productions suffisent pour notre nourriture & notre habillement , & le peu qui nous manque , nous l'échangeons avec les Beduins nos voisins , contre ce que nous avons de superflu. Nous abandonnons le soin des troupeaux à la jeunesse. Depuis douze jusqu'à dix-huit ans , les jeunes garçons sont bergers , & les jeunes filles bergères ; car le sage Psammis trouva que c'était l'occupation la plus naturelle à l'âge de l'enthousiasme & du tendre amour. L'agriculture occupe les hommes de dix-huit jusqu'à soixante ans ; les vieillards cultivent les jardins , & ils se font aider par les jeunes gens dans les ouvrages trop pénibles. Les apprêts du coton & de la soie , le soin des fleurs , & tout ce qui concerne l'intérieur des ménages , appartient à nos femmes & à nos filles. Chaque famille vit ensemble , tant que la maison paternelle peut la loger & la nourrir ; & si elle devient enfin trop nombreuse , on forme une colonie qui va s'établir dans une vallée voisine. Les Arabes (dont nous achetons la protection au moyen d'un tribut médiocre , & qui semblent d'au-

tant plus honorer la nature en nous, qu'ils gagneraient peu à nous détruire) nous ont abandonné une plus grande étendue de terrain qu'il n'en faut à notre population après plusieurs siècles. Notre législateur avait jugé avec raison, que, pour maintenir notre constitution, il était nécessaire que notre peuple *ne s'agrandit pas trop*. C'est pourquoi il ordonna qu'on fit de tems en tems un examen de nos jeunes gens, & que ceux en qui on remarquerait des dispositions extraordinaires, un esprit turbulent, un certain desir pour la gloire, ou seulement l'envie de voir le monde, fussent envoyés au-delà des montagnes, dans quelques villes capitales de l'Égypte, de la Syrie, de l'Yemen ou de la Perse, où ils trouveraient facilement l'occasion de développer leurs talens & de faire leur fortune, pour me servir de l'expression de ces peuples. Ainsi nous perdons tous les dix ans un nombre considérable de jeunes gens; mais il arrive souvent aussi, qu'ils reviennent passer leur vieillesse & finir leur vie *dans le seul asyle que la belle nature ait peut-être conservé sur la terre*. Quand ils ont subi une quarantaine très-rigoureuse, nous les recevons avec joie, après nous être bien convaincus que la santé de leurs ames & de leurs corps ne nous laisse rien à craindre

8 JOURNAL HELVETIQUE.

du côté de la contagion. Quelques-uns d'entr'eux ont apporté des richesses considérables, que l'on conserve dans un lieu connu & ouvert à tout le peuple, pour servir dans l'occasion aux besoins publics, sans que personne pense jamais à s'approprier un bien qui appartient à tous. L'éducation de nos enfans, depuis l'âge de trois jusqu'à huit ans, est abandonnée à eux-mêmes, *c'est-à-dire à la nature*. Depuis huit jusqu'à douze ans, ils reçoivent autant d'instruction qu'il leur en faut pour être d'heureux membres de notre société. Quand ils ont le jugement assez juste & assez solide pour regarder notre constitution comme la meilleure, ils sont assez savans. Un plus haut degré de raffinement leur serait inutile. Dès qu'un jeune homme entre dans sa quatorzième année, il reçoit les loix du sage Psammis; il jure devant les statues des graces de leur être fidele, & il renouvelle ce vœu à dix-huit ans. On le marie alors avec la jeune fille qu'il a aimée étant berger; car c'est l'amour qui forme nos mariages. A trente ans, chacun est obligé de prendre une seconde femme, & à quarante une troisième, à moins qu'il ne puisse alléguer des raisons suffisantes pour se soustraire à la loi; mais nous n'en avons point d'exemple. Cette précaution était nécessaire, parce que la pro-

portion naturelle des jeunes hommes & des filles se trouve beaucoup diminuée par l'envoi d'une partie des premiers dans les pays étrangers. Nous avons des esclaves de l'un & de l'autre sexe, mais plutôt pour servir à nos plaisirs, que pour en tirer d'autres avantages. Nous les achetons des Beduins dès leur plus tendre jeunesse; nous ne considérons en eux qu'une beauté régulière. Nous les élevons comme nos propres enfans; ils jouissent de la vie comme nous-mêmes; leurs enfans sont libres, & eux-mêmes le sont dès qu'ils veulent nous quitter. Ils ne diffèrent de nous que par leurs habits qui sont plus *élégans* que les nôtres; & la seule supériorité que nous ayons sur eux, est de nous en faire servir, quand nous nous reposons; leur principale occupation c'est de nous amuser.

Tous nos plaisirs sont naturels & sans art; toutes nos commodités sont marquées au coin de la simplicité & de la modération. Nous goûtons la félicité d'une paix durable & d'une liberté qui *n'est peut-être un bien que pour nous, parce que nous n'en abusons jamais.* Nous savourons vraisemblablement mieux que le reste des hommes la volupté que la nature a attachée à ses besoins satisfaits, à l'amour, au repos après le travail, & à toutes les affections sociales; nous jouissons

mieux & plus long-tems qu'eux de notre existence ; & pour toutes les peines qui les accablent , à peine en connaissons-nous le nom. Nous leur abandonnons volontiers les avantages réels ou imaginaires qu'ils ont sur nous , leur luxe , leurs débauches , leurs fastidieux amusemens , leur application à se gêner mutuellement , leur ennui , leurs crimes & leurs maladies. Pourrions-nous envier leurs arts qui , par un raffinement sans bornes , les amollissent au point de leur enlever enfin jusqu'au sentiment ? Serait-ce leurs *sciences* qui exciteraient notre jalousie ? Eh ! nous nous trouvons assez bien sans elles , pour exciter l'envie secrète du plus savant d'entr'eux , s'il pouvait nous connaître. Nous sommes si éloignés d'une passion si honteuse , que si quelqu'un voulait faire la moindre tentative pour changer quelque chose à notre constitution , ou pour nous enrichir de nouveaux arts ou de nouveaux besoins , il serait puni d'un bannissement perpétuel. J'ai passé moi-même quelques années de ma vie , continua le vieillard , à parcourir une grande partie du monde. J'ai vu , j'ai observé , j'ai comparé. Quand j'en ai été las , avec quel ravissement ai-je remercié le ciel de m'avoir appris qu'il y a sur la terre un coin où il est possible de jouir en paix d'une félicité parfaite ! Avec

quelle ardeur j'ai revolé vers ces demeures de la paix & de l'innocence ! Il est vrai que notre peuple, en comparaison des autres, n'est qu'un petit peuple formé par la volupté. Mais tant mieux pour nous ! doit-on nous blâmer de ne point résister à la nature, qui veut nous rendre heureux ?

Le vieillard finit ici son discours. Le soleil étant déjà fort élevé sur l'horizon, il conduisit l'émir dans une salle couverte des branches entrelacées de grands châtaigniers. A peine furent-ils assis sur un sofa qui en faisait le tour, que le vieillard fut environné d'une foule de ses petits enfans, qui, comme un essaim d'abeilles, fourmillaient autour de lui, pour le saluer & pour recevoir ses caresses. Les plus petits étaient portés par leurs aimables meres, parmi lesquelles il n'y en avait aucune qui, dans son ajustement simple & charmant, avec de larges manches retroussées pour faire voir un bras d'albâtre, & son cher enfant appuyé sur un sein légèrement couvert, ne laissât voir *la figure d'une Venus*. Ce coup-d'œil attendrissant fit oublier à l'émir mille questions qu'il avait voulu faire à son hôte après sa narration, & celui-ci se livra tout entier au plaisir de s'amuser avec les enfans de ses enfans. Le contraste de la blanche vieillesse avec l'enfance, adouci par le ra-

12 JOURNAL HELVETIQUE.

jeunissement sensible de l'une & les tendres caresses de l'autre , & par une quantité de petites nuances qu'on peut mieux sentir que décrire ; l'air salubre & gai de ce vieillard, la sérénité de son front vénérable , le ravissement muet qui se répandit sur tous ses traits à la vue de tant de créatures heureuses , dans lesquelles il se voyait tant de fois répété ; la complaisance affectueuse avec laquelle il supportait leur vivacité turbulente ; le plaisir qu'il prenait à laisser les plus petits, portés par leurs charmantes meres , se jouer avec sa barbe blanche.... le tout ensemble faisait un tableau vivant , dont l'aspect démontrait mieux l'excellence de la morale du sage *Psammiss* , que les raisonnemens les plus subtils ne l'auraient pu faire. L'émir lui-même , quoique la tyrannie d'une sensibilité grossière eût étouffé en lui les doux & nobles sentimens de la nature , sentit son cœur endurci s'amollir dans ce moment ; une lueur passagère de plaisir se répandit sur son visage : semblable à un rayon de la lumière céleste , qui , pénétrant tout-à-coup dans le sombre abyme , ferait voir pour un instant aux âmes malheureuses le bonheur de celles qui habitent les demeures éternelles de l'amour & des délices , comme pour augmenter l'horreur de leur désespoir.

L'auteur d'où j'ai tiré cette histoire, con-

tiuaa Danichemende , s'arrête ici , fans nous rien apprendre du tems que demeura l'émir dans ces heureuses contrées. Quelques commentateurs disent que , du chagrin qu'il eut en comparant leur heureuse situation avec la sienne , il se précipita du haut d'un rocher. Mais un autre , dont le témoignage est incomparablement plus authentique , assure qu'immédiatement après avoir quitté les enfans de la nature , il se retira dans un couvent de derviches , & que dans la suite , sous le nom de Chek-Kuban , il eut la réputation d'être le plus grand moraliste de l'Yemen. Il se distingua sur-tout , dit-on , par la vivacité des portraits qu'il faisait des malheureuses suites d'une sensualité effrénée. On admirait la force & la vérité de ses tableaux : personne , ou très-peu de gens qui se mêlent de deviner à travers le masque qui couvre le visage , comprirent pourquoi il peignait si bien. *Il aurait pu être utile , s'il s'en était tenu là ;* mais l'envie & le désespoir ne lui permirent pas de se tenir dans des bornes aussi raisonnables. Il se déclara l'ennemi de la joie & des plaisirs de la vie. Sans distinguer l'usage naturel & sage qu'on en doit faire , d'avec l'abus punissable , il peignit la volupté & la joie comme des sirènes pernicieuses , qui attirent le voyageur par la douceur de leur voix , pour lui

14 JOURNAL HELVETIQUE.

fucer la moelle des os, pour lui ronger la chair & le jeter ensuite, quand elles l'ont épuisé, pour servir de pâture aux vers. Il parla de l'amour pour les plaisirs, comme d'une passion insatiable. Espérer, disait-il, qu'on puisse lui donner des bornes, c'est comme si quelqu'un voulait élever une hyenne dans son sein, pour l'appriivoiser. Sous ce prétexte, il voulait qu'on détruisit toutes les passions. Les plaisirs de l'imagination lui paraissaient des pièges dangereux, & la volupté pure du cœur un poison apprêté avec art, dont les inventeurs méritaient d'être punis des flammes éternelles. Cette morale extravagante, fruit d'un esprit gâté, d'un cerveau creux, dans lequel habitait une ame sombre, fut le sujet de ses prédications, si remplies de sophismes, qu'il n'en put plus lui même distinguer la vérité. Il s'imagina que la frénésie qui le portait à vouloir rendre les créatures aussi malheureuses que lui, était l'amour de l'humanité; & quand sa maladie eut atteint son dernier période, il finit par attribuer à l'Etre suprême le désordre des organes de ses sens & les écarts de son entendement. Il osa *représenter l'auteur de tout bien comme un démon cruel*, qui est offensé par la joie dont jouissent ses créatures, & dont on ne peut appaiser la colère qu'en renonçant à tous les plaisirs, en vivant dans

le deuil & dans les larmes ; & en se tourmentant par un martyre volontaire.

Je pourrais rapporter encore bien des choses de cette misanthropie , & de l'usage spirituel que les derviches, les fakirs, les talapoins, les bonzes & les lamas en firent dans toutes les parties de l'Asie & des Indes ; mais je ne dirai que ce qui est connu depuis long-tems au sultan mon maître, & à tout le monde (sans cependant que le monde paraisse s'en être mieux trouvé). D'ailleurs, il y a tems pour commencer & tems pour finir, dit le sage Zoroastre.

II. *Unveranderte fragmente* &c. c'est-à-dire : *Fragmens authentiques du Journal secret d'un observateur de soi-même ; ou second volume du Journal de M. LAVATER, ministre de la parole de Dieu &c. in-8°. Berne, 1773.*

RIEN de plus intéressant & de plus utile que de suivre l'homme dans les diverses situations de la vie, de pénétrer dans les mouvemens les plus secrets de son cœur, en un mot, de le voir tel qu'il est, & non tel qu'il veut paraître. Le journal fidele de quelqu'un qui entreprendrait de démêler les motifs les plus cachés de ses actions, de mettre chaque

jour ses observations par écrit , non pour les donner au public (car cette passion commune à tous les hommes de vouloir donner de soi une *idée avantageuse* flatte trop notre *petite vanité* pour ne pas influer sur un ouvrage de cette nature); mais pour se connaître & pour travailler à devenir meilleur : un tel journal ferait véritablement une école de cette sagesse qui s'élève au-dessus de tous les préjugés , qui éloignée de toute *charlatanerie*, tire son plus grand éclat de la modestie & du silence , *Et qui ne paraît jamais que lorsque le bien général en impose la nécessité.* On pense bien qu'un tel homme ne ferait pas imprimer son journal , d'autant moins que la vie du plus vertueux des mortels est mêlée de vertus & de vices, de bons & de mauvais mouvemens , d'actions louables ou repréhensibles; & que de très-grandes qualités peuvent être accompagnées de très-grands défauts (*). Un tel journal ne pour-

(*) Comme , par exemple , il ferait possible qu'une imagination poétique , lorsqu'elle s'échappe, pût nous rendre *visionnaires* &c. &c. . . Comme il y a eu des gens qui , à force de vouloir pénétrer dans les décrets les plus cachés de la Providence, ont appris à *déraisonner*... Comme il serait possible que des gens , parce qu'il est de notre de-

rait devenir public, qu'après une longue fuite d'années, par des hasards pareils à ceux qui nous ont fait découvrir les voyages de Montagne. Ici, qu'il me soit permis de souhaiter d'avoir un *journal du sage Montagne* ! Il me ferait d'un grand secours pour apprécier celui de M. Lavater ! Celui-ci ne donne à la vérité que des fragmens de son journal, & il fait bien ; mais n'aurait-il pas fait encore mieux de n'en donner point du tout ? Je ne déciderai pas : s'il m'arrive de dire mon sentiment, ce ne sera jamais pour lui donner force de loi. Vous verrez vous-mêmes, lecteurs, vous jugerez si j'ai raison ou tort, & voilà tout... Je m'imaginerai que je donne mon *journal secret*, & j'écrirai tout ce que le bon & le mauvais esprit m'inspirera, sans y mettre ni *chiffres* ni *lacunes*. C'est une confidence, dont le public & M. L. doivent également me tenir compte. *Journal secret le 10 janvier 1774.*

voir de prier Dieu ; & que notre ame s'élève quand nous prions, pourraient être séduits par leur *petite vanité*, & croire qu'il faut prier sans cesse, & devant tout le monde, qu'on doit faire imprimer quand & comment on prie &c. &c. Voilà de très-bonnes qualités, qui peuvent dégénérer dans un homme dont l'imagination est exaltée. Si M. L. n'est pas de mon avis, il n'a qu'à jeter le premier la pierre contre moi.

18 JOURNAL HELVETIQUE.

Ayant bu le thé avec ma sœur, je me suis entretenu avec elle, sur les meilleurs moyens de vivre sans s'ennuyer, *n'étant point un personnage assez important pour avoir des affaires importantes par-dessus la tête, & une correspondance affreuse à soutenir (*)*. Ma sœur me dit: il n'y a pas de meilleur remède contre l'ennui, qu'une bonne lecture. Ah! si vous saviez quel plaisir il y a de lire un bon livre, par exemple, le journal de M. L. C'est un bien bon livre! il n'y a pas de servante qui ne puisse s'y édifier... *Aussi M. L. passe pour un saint*... Quand il prêche à Zurich ou à Schaffhouse (car il y a été plusieurs fois) il y a un concours étonnant pour l'entendre, & il ne prêche jamais sans augmenter le nombre de ses sectateurs. Quelques personnes disent, il est vrai, qu'il a la faiblesse d'écrire, & de faire imprimer tout ce qu'il écrit; qu'il est visionnaire, &c. mais ce sont de grossiers Allemands, qui ne savent

(*) Il y aura peut-être des mauvais esprits qui prétendront que je fais ici la parodie du journal de M. Lavater, page 1, daté du 10 novembre 1772. Mais les personnes impartiales verront bien que cela est impossible, *puisque le mien est daté du 10 janvier 1774*. Après cela, il ne sera pas besoin de me défendre davantage.

faire què des journaux , & tourner les gens en ridicule. Auffi M. L. les punira bien ; car je me fouviens d'avoir lu dans son nouveau journal , qu'il se lasserà bientôt d'écrire pour un public aussi ingrat. Oui , mon frere , il faut lire le nouveau journal de M. L. Il y a des choses excellentes , des *lettres* , des *prieres* , des *réflexions* ... & quand vous ne serez plus d'humeur de lire quelque chose de sérieux , vous pourrez exercer votre pénétration à déchiffrer quelques passages qui sont écrits de maniere que personne ne peut savoir ce que c'est. — Je ne pus m'empêcher de sourire de la naïve simplicité de ma sœur. Voilà ce que c'est que le babil des dames ! Eh bien , lui dis-je , lisons donc ce livre : s'il est bon , je m'instruirai , s'il ne l'est pas , je m'amuserai de la manie de certaines gens *qui croient que tout ce qui les regarde est fort intéressant pour le public*. D'abord , il me paraît impossible qu'un honnête homme puisse faire imprimer son journal , s'il veut être de bonne foi avec le public. Il y a des choses dans l'histoire morale de l'homme , qui ne s'imprimeraient jamais avec le consentement de l'auteur. Au reste , M. L. par des raisons qu'il dit , & bien d'autres qu'il ne dit pas , ne donne que des fragmens de son journal. Mais , prenez-y bien garde , M. L. il me semble que la partie la plus intéressante d'un

20 JOURNAL HELVETIQUE.

journal, la marche secrète & les contradictions continuelles du cœur & de l'esprit, ne font marquées que par des lacunes; le reste ne mérite pas d'être imprimé, s'il n'est relevé par des événemens intéressans & des réflexions utiles. D'un autre côté, *si l'auteur passe sur l'histoire secrète du cœur, on ne le voit plus que comme il veut paraître, & non comme il est en effet.* Il suit de là, que cet auteur se rendrait suspect d'un égoïsme aussi blâmable que ridicule, s'il s'émancipait jusqu'à vouloir se mettre par-là *en odeur de sainteté.* Mais passons au livre. — Au lieu de préface, on trouve une lettre de M. L. à l'éditeur du journal, avec la réponse, page 1 - 46. Le pour & le contre de ce livre mûrement examiné & décidé sans appel, en dépit de tous les journalistes. --- Journal, page 1, le 10 novembre 1772. — Choses *fort peu importantes*, racontées d'un *air fort important.* M. L. voulait entrer en correspondance avec un seul homme; c'est N** auquel il avait déjà écrit, il y a quatre ans. Dans le même moment Léonard (son domestique apparemment) lui apporte une lettre de la poste. *Au miracle!* cette lettre était de N**. *Prière!* ô bon Dieu! bon Dieu! est-il possible! — Providence paternelle, amicale, tendre de mon Dieu, tu m'accordes les souhaits les plus secrets de mon cœur, avant

même que ma bouche les ait prononcés. — Je suis bien éloigné de croire que la Providence n'influe pas sur les événemens de notre monde ; mais je ne croirai jamais qu'elle n'ait rien de mieux à faire que de faire courir la poste , lorsque M. L. se met dans la tête de le souhaiter. — Une amie fait visite à M. L. malade , & ils se disent de bien bonnes choses. Mais il ne nous dit rien de plus. C'est toujours un morceau bien intéressant dans un journal , que de savoir que M. L. a été malade , qu'il a reçu la visite d'une amie , & qu'ils ont eu une belle conversation ensemble. Prétendre que M. L. nous en apprenne davantage , ce serait de la dernière indiscretion. Extrait de la lettre de N**. Les lettres ne doivent point entrer dans un journal. On peut en rapporter les passages les plus intéressans , sans copier mot à mot des pages entières. N** reproche à M. L. un égoïsme passablement ridicule dans sa *perspective de l'autre monde*. “ Nous devons adorer l'éternité , sans prétendre y pénétrer. Qu'est-ce que Dieu peut faire dans un monde , dans le plus petit , dans tous ? *Et quel conseil L. peut-il lui donner ?* „ Quelque humiliante que soit cette lettre pour lui , M. L. nous assure qu'il n'a pas ressenti la moindre mauvaise humeur ; mais il remercie la Providence de cette preuve de

22 JOURNAL HELVETIQUE.

bonté envers lui. *C'est bien savoir dorer la pillule !* Le 12 novembre 1772 : lettre à madame B** : consolation sur la mort de son enfant. Le 14, *lettre de frere Lavater à frere Hasencamp ; une imitation très-manquée des épîtres de S. Paul.* Il paraît que depuis le 10 jusqu'au 14 il ne s'est rien passé dont M. L. ait pu se louer devant le public. Le 15 novembre. Il avait passé une nuit assez tranquille , sans avoir été incommodé de la *toux*. A son réveil *il réfléchit* sur sa vie , sur sa destinée , sur la maniere dont Dieu le conduisait , sur son existence & sur sa mort. Mais il ne nous dit pas *quelles réflexions il a faites* à cette occasion. Il me semble que M. L. aurait eu beau jeu pour nous produire *quelques miracles*. Journal pour le médecin. Beausoup de mots & peu de choses. Une bonne réflexion cependant , sur l'utilité du culte public. Encore des prières, où il porte toute sa modestie en offrande. — “ *Ab ! mon Dieu , combien de tes enfans ne croiront pas que je prie jour & nuit des heures entieres !* „ Excellente note de l'éditeur sur ce passage. S'occuper des heures entieres à lire , à méditer , à prier , c'est une pratique très-salutaire ; mais *passer des heures entieres à prier , c'est pour la plupart du tems une chose impossible. On ne doit pas même la conseiller , si on ne veut pas risquer*

de tomber dans le bavardage. Mais on ne fait pas au juste si cette remarque regarde M. L. ou le public, ou tous les deux ensemble. Autre réflexion excellente dans les notes de l'éditeur. Ne vous y trompez pas, chrétiens ! la prière n'est qu'un moyen pour acquérir la piété, & pour devenir meilleurs ; mais ce n'est pas la piété même. On ne se repentira sûrement pas de lire ce livre. Les notes de l'éditeur dédommagent du galimatias éternel, dont ce journal est rempli, & elles forment un vrai contraste avec le livre même. *M. L. se pavannant dans les cieux*, & l'éditeur toujours dans la plus parfaite égalité, *ni haut ni bas, jamais dans les nues.* — Je suis bien fâché que la modestie de l'éditeur ne lui ait pas permis de se nommer. Il n'en faut pas moins faire connaître ce savant respectable, ce théologien éclairé, c'est M. le ministre Zollicoffer, à Leipzig. — Autre note de l'éditeur : " La prière ne doit pas nous élever au-dessus de l'humanité, mais elle doit nous porter à remplir les devoirs que la qualité d'homme nous impose. — Un des enfans de M. L. s'était perdu, & après bien des recherches on le retrouve auprès de sa maman. — Sentimens de crainte & de douleur ordinaires à tous les peres dans une pareille situation, mais exprimés en peu de mots & avec vérité. Il serait à souhaiter

que les idées de M. L. fussent toujours aussi bien pensées qu'il les exprime bien. — Critique passagère, mais très-louche, des odes de Klopstock. — Lectures pieuses, & exercices de piété. Encore une très-bonne note de l'éditeur sur la manière dont il faut entendre & sentir les passages de la sainte-écriture. — Visite de quelques amis. M. L. en a beaucoup ! Entretien sur l'éducation. Quelques réflexions à ce sujet, qui sans être neuves sont très-bonnes. — Plaintes de M. L. sur sa propre vanité. — Réflexions générales. — Prière. Ah ! Seigneur, purifie mon cœur de toutes les taches de l'amour-propre, de la vanité & de l'envie, &c. — Pour régler les mouvemens de notre cœur, il ne suffit pas de lire la bible, il ne suffit pas de dire : "ah ! Seigneur, purifie mon cœur ; il faut porter un regard courageux sur nos passions, il faut nous examiner en détail, & couper au vif, quelque mal que cela nous fasse. Il faut examiner sur-tout, si les plus grands sacrifices que nous faisons quelquefois au dépens de notre vanité, ne sont pas un raffinement de cette même vanité. Cette idée, le public en sera étonné, le public m'admira, se glisse dans le cœur plus aisément qu'on ne pense. Il faut sentir qu'une bonne action tire son prix & son éclat de l'humilité & du silence de celui qui l'a faite. Je fais cette remarque une fois pour toutes,

Et je prie M. L. de l'appliquer à tous les passages où il est question de sa chere personne ; car je ne voudrais pas tomber dans des répétitions éternelles. — Une bonne réflexion sur la maniere de consoler les affligés. — Imprécation contre le siecle ; réflexions théologiques, très-bien réfutées dans les notes de l'éditeur, &c. *La toux augmente, on craint un crachement de sang. Appréhension de la mort.* Le 16 novembre, au déjeuner, M. L. donne à son épouse, la préface du livre d'Oettinger (on y parle de LUI avec éloges). Je voudrais, dit-elle, qu'on ne parlât de toi ni en bien ni en mal. Cette réflexion fait infiniment d'honneur au jugement & au bon cœur de madame L. — Bagatelles historiques, sans aucune réflexion assez importante pour être citée. — Excursion théologique. — Plusieurs passages de la Sainte-Bible, copiés d'un bout à l'autre, avec des remarques & exclamations en quantité. Il y a deux excellentes notes de l'éditeur, qui pourront être d'un grand usage pour M. L. & ses pareils... s'ils daignent lire cet article. Je prends la liberté de leur offrir la dernière comme un puissant préservatif contre beaucoup d'extravagances. " Il ne faut pas prétendre à toute force à devenir *martyr* ; & j'ajouterai volontiers, qu'il ne faut pas croire de l'être effectivement, si tout le monde n'est pas de notre avis, ou

26 JOURNAL HELVETIQUE.

si nos singularités engagent les autres à nous dire la vérité. — Peu de choses. — Critique outrée sur *Benson*, théologien fort utile, mais, suivant M. L. homme qui travaille pour gagner sa vie, un *journalier*. Mais qui mérite mieux ce titre, celui qui travaille à un ouvrage d'une utilité générale, & reconnu pour tel, ou celui qui écrit un *journal secret*, pour le faire imprimer? Le 16 novembre, lettre à madame B **; & rien qu'une lettre. *Cette journée a été bien mal employée.* — Encore une fois, les lettres n'entrent point dans un journal. Il n'y a que des faits intéressans, racontés en peu de mots, & des observations morales, qui méritent de trouver place dans un *journal secret*, & d'être imprimées. J'aurais presque dit qu'on ne s'attend pas même d'y trouver des prières. Il y a tant de petits imprimeurs qui se chargeraient de les donner séparément... & ce serait toujours un ouvrage de plus dans le catalogue de M. L. . . C'est bien mal entendre l'intérêt de sa gloire.* On voit assez par ce fragment de mon *journal secret*, que ce ferait abuser de la patience du public que de suivre M. L. jusqu'au bout. Tout le livre est de la même trempe, & les réflexions que j'ai faites peuvent s'appliquer à tout le reste de l'ouvrage. J'avoue naturellement que je n'aurais jamais hasardé de donner quel-

que chose de *mon journal secret* ; mais comme *M. L. a rompu la glace* , & que le public ne manquera pas d'accueillir des productions de ce genre , je me suis laissé entraîner , d'autant plus que j'ose dire que mon journal est pour le moins aussi sincère que celui de *M. L.* — *L'air important qu'il donne aux moindres bagatelles , l'égoïsme déclaré pour tout ce qui regarde sa personne , le défaut d'événemens intéressans , d'observations & de réflexions utiles , des lettres & des prières continuelles , cette imagination exaltée , & cet air mystique ,* sont des choses que le plus grand nombre des lecteurs lui reprocheront avec raison. En un mot , on chercherait en vain dans ce livre beaucoup de choses que l'on pourrait s'attendre d'y trouver , & on y en trouvera mille qui ne doivent point entrer dans un *journal secret*. On y voit *M. L.* comme il veut paraître dans le public ; mais il ne donne pas assez de faits qui puissent persuader qu'il est tel effectivement. *Il faut donc le croire sur sa parole.* Pour moi , je le veux bien , car je suis l'homme du monde le plus facile. Mais je ne croirai jamais que le journal de *M. L.* soit un livre assez important pour être imprimé , & assez utile pour faire du bien. S'il en fait , ce ne sera qu'à ceux qui n'y comprendront rien , à un petit nombre de femmes dévotes

qui ne jurent que par leur directeur. Enfin il faut beaucoup de foi & peu de jugement , pour ne pas être rebuté dès la première page de l'égoïsme affiché & du ton singulier qui regnent dans ce livre. Les notes de l'éditeur sont sans contredit la partie la plus intéressante de l'ouvrage ; mais les bonnes réflexions de M. L. pourraient s'imprimer sur une feuille in 8°, & même en assez gros caractères. Pourquoi donc vendre au public quantité de lettres dont les personnes & le sujet lui sont également inconnus ? *Et puis des chiffres dans les fragmens d'un journal secret !* En vérité, mon cher M. L. vous n'y pensez pas ; personne ne doutera que vous n'ayez un alphabet pour vous , *mais on ne fait pas payer des chiffres au public.* Le terme m'échappe malgré moi , *c'est une charlatanerie impardonnable.* Je ne doute pas cependant , que ce ne soit une grande perte pour les bonnes ames ; mais il faut espérer que la Providence nous enverra bientôt un nouveau *Leibnitz*, pour déchiffrer le journal secret de M. L. & pour remettre les cervelles timbrées de notre siècle.

P. S. On me marque de Zurich, qu'il y a quelques événemens qui font époque dans l'histoire secrète de M. L. mais qu'il n'a pas trouvé à propos d'y toucher dans son journal. Cela se peut ; mais si ces événemens

ne font pas tout-à fait à son avantage, il aurait eu tort de les faire imprimer ; *car cela ne serait pas son jeu. Au reste, je n'en fais rien. Relata refero.*

III. *ELOGIUM sacerdotis JAC. PANCRATHI BUSTELLI, pastoris, dum viveret, S. Bartholomæi, in valle Verzacha, plebis Locarnensis, in ditione Helveticæ reipublicæ. S. S. missionum comensis dioceseos præpositi, imaginem exhibens viri integerrimi, pastoris præstantissimi, piissimi. Autore J. R. S. Turicensi, V. D. M. typis Orellii, Geßneri, Fueslini; in-8º.*

LORSQU'ON entreprend de faire le panégyrique de quelqu'un, on est en droit de demander : le héros est-il digne des louanges qu'on lui prodigue, & l'éloge est-il digne de lui ? M. Schintz, auteur de cette pièce, qui nous est tombée un peu tard entre les mains, avoue ingénument qu'il n'a pu rassembler qu'un très-petit nombre de faits relatifs à la vie de son héros. M. Bustelli paraît avoir eu des connaissances, il s'est piqué de beaucoup de zèle dans l'exercice de ses fonctions, & il a mené une vie très-austère : on parcourt toutes les

vertus morales, pour les lui attribuer ; mais les anecdotes sur lesquelles on fonde cette assertion , sont presque toutes de nature qu'il aurait peut-être mieux valu les omettre entièrement. M. *Bustelli* ne pouvait pas regarder une femme , il n'allait jamais à aucune foire du voisinage , il observait le jeûne le plus rigoureux , il ne faisait jamais chauffer son appartement , jamais il ne toucha une carte , il couchait souvent dans son cercueil , il avait des extases , &c. &c. Cet éloge ne se distingue , ni par la beauté des maximes , ni par l'élégance du style , ni par la richesse des pensées. On y trouve plusieurs germanismes. Mais ce qui mérite d'être observé , c'est un ecclésiastique protestant , qui fait l'éloge funebre d'un autre ecclésiastique de la communion romaine , & qui le fait précisément sur le même ton que si M. *Bustelli* eût été célébré par un moine ou par un prêtre séculier de sa communion.

IV. WILHELM CRAIGHS , &c. *Essai sur la vie de JÉSUS-CHRIST*, par GUILLAUME CRAIGH, docteur en théologie; traduit de l'anglais en allemand sur la seconde édition. Zurich, chez David Burckli, aux dépens

CET ouvrage, qui nous avait paru excellent dans l'original, n'a rien perdu dans cette traduction allemande. Il nous restait un souhait à former, c'est de pouvoir présenter cet essai à ceux qui aiment à lire en français des livres édifiants & utiles. Nous apprenons avec un vrai plaisir, que la Société Typographique de Neuchatel en procure une traduction, qui ne tardera à paraître qu'autant de tems que l'homme de lettres qui s'est chargé de ce travail, en mettra à l'achever. En attendant, nous tâcherons d'en donner l'esquisse. Le but de l'auteur est de tracer le caractère moral du Sauveur, d'après les actions racontées dans l'histoire de sa vie. Il ne s'arrête pas uniquement aux diverses circonstances qui contiennent les traits de son caractère religieux & moral. Pour fixer d'autant mieux l'attention sur l'objet principal, il raconte d'abord les événemens dans lesquels la Providence intervint d'une façon extraordinaire, pour montrer sans nuages la dignité & la glorieuse destination de sa personne. En traitant, suivant cette idée, l'histoire de Jésus-Christ, on développe son caractère dans le sens le plus étendu; on y voit d'un côté son emploi & sa destination,

aussi bien que sa façon de penser & d'agir , & l'on s'arrête sur-tout à contempler la beauté touchante & sublime de son caractère religieux & moral. On ne laisse échapper aucune circonstance principale, mais on relève sur-tout ce qui peut servir de leçon & d'exemple. Dans la quatrième section, l'auteur revenant sur ses pas , jette un coup-d'œil sur l'ensemble du tableau : il montre l'admirable harmonie qui se trouve entre la grande destination du Sauveur , sa façon de penser & sa conduite. C'en est assez pour décider cette question que M. Craigh se propose à lui-même. Où est-ce que les évangélistes ont puisé cette histoire extraordinaire ?

Si nous avons réussi à proposer ce que nous avons saisi dans cet excellent ouvrage, on doit sentir que M. Craigh a choisi son point de vue de façon qu'il ne puisse rien échapper dans la vie de Jésus-Christ. Le plan est heureusement conçu , & heureusement exécuté. On verra avec le même plaisir, comment il s'attache à montrer l'uniformité du caractère de Jésus. " Le principe universel de toutes ses actions, fut une compassion généreuse pour les maux de l'humanité , sur-tout pour cette misère qui vient de l'oubli de Dieu & de la dépravation morale de l'homme. A cette compassion était joint le desir généreux de procurer aux hommes le bonheur

heur qu'ils avaient perdu. Ce noble sentiment était constamment animé, soutenu par la pensée qu'en procurant ces grands & éternels avantages, il accomplissait la volonté de Dieu. Tel fut le principe déterminant de toutes ses actions, tel son caractère propre & distinctif. „ C'est d'après cette idée principale que l'on considère Jésus dans toutes les différentes scènes de sa vie; & cette façon de peindre le caractère du Sauveur, en montre l'admirable *uniformité*.

Pour suivre son plan, l'auteur était appelé à tracer l'histoire de Jésus-Christ par des exemples détaillés plutôt qu'en suivant le fil des événemens. Le choix de ces exemples est fait avec goût. Comme cet ouvrage est destiné à l'édification publique, l'auteur s'est attaché à être extrêmement simple, & il y a réussi, sans tomber pour cela dans la monotonie & le lieu commun. On trouve fréquemment des traits fins & des idées neuves. Les amis de l'histoire de JÉSUS-CHRIST recevront la traduction de cet ouvrage comme un présent précieux, & ils tiendront un compte infini aux personnes qui la procurent.





SECONDE PARTIE.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

DE L'EUROPE.

FRANCE.

- I. *REGULUS* tragédie, & *LA FEINTE PAR AMOUR* comédie, l'une & l'autre en 3 actes, représentées le même jour par les comédiens Français, le 31 juillet. 1 vol. in-8°. avec des gravures.

DEUX piéces du même auteur, dans deux genres très-différens, & accueillies l'une & l'autre avec applaudissement, ont dû flatter M. Dorat. *Melpomene* & *Thalie* se sont rarement réunies pour couronner un poete.

On connaît assez le sujet de *Regulus*. Ce morceau est intéressant & sublime, par le tableau de la fierté romaine. Baudreuil le mit le premier au théâtre en 1582. Un siècle après, Pradon en fit aussi une tragédie. Metastase en a tiré un opéra; mais tous ont été obligés de charger d'épisodes d'amour, un sujet trop simple pour fournir la juste mesure d'une

piece en cinq actes. M. Dorat a eu sous les yeux ces différens ouvrages. Il a emprunté de Metastase le fond , la marche , l'action & jusqu'à la décoration. De quelques mauvais vers de Pradon , il en tire de fort bons. Mais pour ne pas affaiblir son sujet par des épisodes , M. Dorat a sagement resserré sa piece en trois actes. Au reste cette tragédie , déjà imprimée en 1765 , paraît aujourd'hui avec des changemens considérables , & tous à l'avantage du drame.

Dans les deux premieres scenes , Regulus n'est pas encore arrivé à Rome. Marcie sa femme , sollicite le sénat de lui procurer sa liberté. Manlius , l'un des consuls , est ami de Regulus ; mais sa fermeté republicaine le rend suspect à Marcie. Elle le peint ainsi :

L'austere Manlius est généreux sans doute :
Rome le croit au moins , & je n'ose penser
Qu'au projet de me nuire il ait pu s'abaisser ;
Cependant (avec toi je rougirais de feindre)
Sans le juger encore , tout me force à le craindre :
Dans le fond de mon ame , un secret mouvement,
Contre lui , malgré moi , dépose à tout moment.
J'estime , en ses pareils , la valeur , la prudence ,
La haine des tyrans , la noble indépendance ;
Mais non l'atrocité de ces tristes vertus ,

36 JOURNAL HELVETIQUE,

Pures dans leur principe , affreuses par l'abus ,
 Ces mornes préjugés , ce fier patriotisme ,
 Qui détruit le bonheur , & n'est point l'héroïsme.
 Je plains le malheureux , le mortel endurci ,
 Que la tendre pitié n'a jamais adouci :
 Va , Manlius jamais n'en a connu les charmes ,
 Et ce farouche cœur ne s'ouvre point aux larmes.

On annonce l'arrivée d'Amilcar , ambassadeur de Carthage , & , ce qu'on ne prévoyait pas , celle de Regulus en même tems. Les sénateurs assemblés au temple de Bellone , lieu de la scène , prennent leur place. Amilcar propose de rendre aux Romains leurs prisonniers & leur chef , pourvu que Rome rende ceux qu'elle a faits. Le consul veut que Regulus décide lui-même de son sort. Alors ce héros s'avance & parle contre sa propre vie pour l'intérêt de la république. Le tribun Licinius entreprend de le sauver malgré lui. Quoi donc , s'écrie Regulus ,

Pour racheter la liberté d'un homme ,
 Quel exemple odieux donneriez-vous à Rome ?
 L'honneur , ce feu sacré que j'atteste aujourd'hui ,
 Cette ame des vertus qui s'éteignent sans lui ,
 De nos antiques mœurs la force héréditaire ,
 La discipline enfin , ce frein si nécessaire ,

Tout n'est-il pas détruit , si de lâches soldats ,
 Qui se disent Romains & craignent le trépas ,
 Osent encor nourrir l'espérance chérie.
 De revoir leurs foyers , leurs femmes, leur patrie ?
 Quel secours en attendre ? Ils ont fui, ces Romains !
 Ils ont tendu leurs bras aux fers des Africains !
 Insupportable affront ! souvenir que j'abhore !
 Ils ont connu la honte & respirent encore !
 Qu'ils meurent dans les fers ! Ils ont fui sous mes
 yeux :

Je les ai commandés ; je dois mourir comme eux.

L I C I N I U S.

Mourir ! un autre espoir aujourd'hui nous anime ;
 Il faut un autre prix à ce transport sublime ;
 Et , si l'échange enfin peut être dangereux ,
 N'êtes-vous rien pour nous ?

R E G U L U S.

Eh ! qui suis-je , grands Dieux ?
 Qui suis-je , aveugle ami ? Mon sang & mon cou-
 rage
 Vont s'éteindre bientôt sous les glaces de l'âge.
 Les coups affreux du sort , plus que le poids des
 ans ,
 Précipitent la fin de mes jours languissans.

38 JOURNAL HELVETIQUE.

Trainant vers le tombeau ma vieilleffe stérile ,
Je ne pourrais à Rome être long-tems utile :
Mais combien le seraient à vos fiers ennemis ,
Tous leurs chefs , nos captifs , perdus pour leur
pays ?

Ces braves citoyens , qu'irrite l'esclavage ,
Sont tous autant d'appuis dont vous privez Car-
thage.

Où , oui , je les ai vus , de carnage altérés ,
Arracher de nos mains leurs drapeaux déchirés ,
Echauffer , enflammer les cœurs les plus timides ;
Dans les plus grands dangers toujours plus intré-
pides ,

Ivres de notre sang , dont ils étaient couverts ,
Ne succomber qu'au nombre & rugir dans leurs
fers.

Ils sont vos prisonniers ; gardez-vous de les rendre.
Contr'eux ce faible bras pourrait-il vous défendre ?
D'ailleurs , n'avez-vous pas celui de Metellus ,
Et pouvez-vous encor regretter Regulus ?
Je fus déjà vaincu , je pourrais encor l'être ;
Votre estime , Sénat , je la perdrais peut-être.
Je n'y survivrais pas , & je ne veux jamais ,
Quand ils sont contre vous , accepter vos bien-
faits.

Si le sénat eût suivi la décision du héros ,

L'action était finie. Il était difficile de la prolonger, & l'on a trouvé que ce n'est pas où l'auteur a le mieux réussi. Le consul déclare qu'avant de décider cette grande question, il faut consulter ceux des sénateurs qui n'ont pu se rendre au temple de Bellone.

Cependant l'ambassadeur de Carthage, qui aime & plaint Regulus, & qui sert en même tems sa patrie, vient apprendre à Marcie, que si son époux retourne à Cathage, les supplices les plus cruels l'y attendent. Celle-ci court à Rome, pour tâcher d'attendrir les cœurs en faveur du héros qu'elle aime.

On lit avec intérêt, dans un monologue de Regulus, les combats entre la nature & le patriotisme.

R E G U L U S *seul.*

Dieux ! m'aurait-il trahi ? Me voilà libre enfin !
Malheureux ! quels combats s'élèvent dans mon
sein !

Combien j'ai dévoré de soupirs & de larmes !
Quoi, je vais vous briser, nœuds si remplis de
charmes !...

Pardonne, chère épouse, au rigoureux devoir
Qui m'a fait un tourment du plaisir de te voir.
Je souhaite en secret, & j'écrains ta présence.
Pleurs que j'ai retenus, coulez en son absence.

40 JOURNAL HELVETIQUE.

Mais que fefait mon fils ? . . . mes yeux ne l'ont
point vu . . .

Je le perds , il échappe à ce cœur éperdu ;
Je mourrai fans le voir ! Toi , fa mere , ô
Marcie !

J'aurai fait en tout tems le malheur de ta vie.
Enchaînée à mon fort dès tes plus jeunes ans ,
Tu m'as facrié tes jours les plus brillans ;
Et voilà donc le prix de ta noble tendrefse ,
De ce cœur généreux , qui pour moi s'intérefse !
Si je pars , des bourreaux m'attendent loin de
toi

N'importe ; j'ai promis , je garderai ma foi.
Vous , du falut public autrefois les victimes ,
Retracez à mes yeux vos dévoûmens sublimes.
Intrépides Romains , magnanimes héros ,
J'apperçois vos autels , & non pas vos tombeaux.
La vie eft un moment , la mort n'eft qu'un paffage ;
Mais le nom qu'on s'eft fait s'étendra d'âge en
âge.

Il n'eft rien qu'à la fin le tems n'ait abattu ;
Tout périt , hors la gloire , & fur-tout la vertu.

(Se retournant vers la ftatue de Bellone.)

Sœur terrible du Dieu qui préside aux batailles ,
Qui cimentas de fang ces antiques murailles ,

A mes juges , Bellone , inspire ta fureur.
 Puissé-je en ce moment leur transmettre mon
 cœur !

Souviens-toi des combats, des jours où sur ta trace
 Je courais dans nos rangs défier ton audace ,
 Et , si tu veux payer tout ce qu'a fait mon bras ,
 A mes concitoyens fais vouloir mon trépas.

Marcie déclare à Regulus qu'elle fait tout :
 elle lui rappelle les droits qu'ont sur lui &
 son fils & sa femme. Regulus est attendri ,
 mais l'amour de la patrie reprend bientôt le
 dessus dans son ame.

Elle aura mes regrets ; elle eut mes premiers
 vœux.

De ce cœur déchiré plains l'effort douloureux ,
 Son trouble , ses combats . . . sa faiblesse peut-
 être.

Avec enthousiasme.

Que dis-je ? Moi trahir les bords qui m'ont vu
 naître !

La patrie est un corps respectable & sacré.

Qui de nous peut , sans crime , en être séparé ?

Lui prodiguer son sang , la servir , la défendre ,

Vá , crois-moi , ce n'est point lui donner , c'est
 lui rendre.

42 JOURNAL HELVETIQUE.

Ne lui devons-nous pas rangs , honneurs , sè-
reté ,

Le nom de citoyens , sur-tout la liberté ?

La liberté !... sans qui l'homme celle d'être
homme ,

Le fondement , l'orgueil & la gloire de Rome ?

Il faut de quelque peine acheter sa douceur :

Mais , exempt de travaux , a-t-on droit au bon-
heur ?

L'ingrat qui te prétend , qu'il s'éloigne , qu'il fuie ,

Qu'il aille loin du Tibre ensevelir sa vie ;

Et malheureux par-tout , chassé de l'univers ,

A des monstres errans disputer les déserts !

M A R C I E .

Ah , Dieux ! combien ton zèle & t'aveugle &
t'égare !

Peut-on être à la fois & sensible & barbare ?

Mais quelle est donc enfin , quelle est ta liberté ,

Ce don si précieux , & par toi si vanté ?

Des maux qu'elle t'a faits revois la triste image :

Depuis douze ans , ta vie est un dur esclavage :

Ose me démentir. Depuis ce tems , dis-moi ,

Un jour , un seul moment , as-tu joui de toi ?

De l'amitié paisible as-tu goûté les charmes ?

Peux-tu chérir un bien qui fait couler mes lar-
mes ?

Je ne puis commander au trouble de mes sens.
 Enfin, ouvre les yeux éblouis trop long-tems ;
 Reviens à la nature ; être époux , être pere ,
 En respecter toujours le sacré caractère ,
 Voilà les premiers nœuds , le véritable honneur,
 Les loix saintes de l'homme , & sur-tout son bonheur.

Regulus ne peut résister à l'attendrissement
 qu'il éprouve : *va rejoindre ton fils* , dit-il à
 Marcie avec émotion.

M A R C I E.

Que lui dirai-je , hélas ! dans le trouble où je
 suis ?

Avec moi renfermé sous un toit solitaire ,
 Sans cesse à ma douleur il demande son pere.
 De son âge innocent il dédaigne les jeux :
 Le fils de Regulus est déjà malheureux !
 Songe avec quels transports , quelle touchante
 ivresse ,

Tu reçus dans tes bras ce fruit de ma tendresse !
 Toi , qui l'as tant chéri , tu vas donc l'immoler !
 Instruit par tes leçons , il peut te ressembler.
 Ses progrès , son ardeur auraient pour toi des
 charmes.

Déjà sa faible main a soulevé des armès.
 (*Regulus fait un mouvement de joie.*)

Digne d'être ton fils , il se fait mille fois ,
Toujours plus attentif , raconter tes exploits .
Souvent même , au récit de ta longue souffrance ,
Il semble être saisi d'un instinct de vengeance ;
Et , de mon désespoir prévenant les éclats ,
Il vient , avec des cris , se jeter dans mes bras . . .
Oui , je l'ai vu souvent , pour toi quel doux
 préface !

**Frissonner de colere au seul nom de Carthage.
Tu sembles t'attendrir !**

R E G U L U S , *retenant ses larmes.*

Je reconnais mon fils . . .
Il fera quelque jour l'honneur de son pays.

Une lettre de Manlius apprend à son ami que ses conseils ont prévalu dans le sénat. Tout est prêt pour l'embarquement de Regulus, il s'avance vers le rivage. Marcie arrive, suivie de son fils & d'un peuple innombrable. Le jeune Attilius fait un dernier effort sur son père. Regulus attendri le serre entre ses bras :

Que ne puis-je , dans toi formant mon successeur ,
Laisser à mon pays un nouveau défenseur !
Ne me reproche point un départ nécessaire .
Un jour , ta fermeté justifiera ton pere .
O mon fils , mon cher fils ! au lieu de t'affliger ,

Que ton bras jeune encore apprenne à me venger !
Attends pour me pleurer , qu'il ait puni Carthage.
Tous ces braves Romains guideront ton courage :
Il n'en est pas un seul qui ne soit ton soutien ,
Et je te laisse un pere en chaque citoyen.
Viens , reçois mes adieux . . . viens , mon fils . . .

M A R C I E.

Ah, barbare !

Sont-ce là les adieux que ton cœur me prépare ?
Eh bien , puisque les pleurs ne peuvent rien
sur toi ,
Puisque Rome triomphe & l'emporte sur moi ,
Permits du moins , permits que , fuyant ce ri-
vage ,

Attilius & moi, te suivions à Carthage.

J'irai, j'attendrai ces tigres furieux ,
Sur le fort d'un héros plus insensible qu'eux ;
Tu connaîtras enfin , sauvé par mes alarmes ,
Les droits de la nature & la force des larmes ;
Ou si , malgré mes cris , je me vois repousser ,
Altérés de ton sang , s'ils osent le verser ;
Multipliant alors les bourreaux & les crimes ,
Ils pourront , au lieu d'une , égorger trois victimes.

R E G - U L U S .

Qu'entends-je ? . . . où fuis-je ? ah, Dieux ! toi,
me suivre ! qui, toi !

46 JOURNAL HELVETIQUE.

Veille sur notre fils . . . qu'il soit digne de moi !
Que parmi nos guerriers , la gloire un jour le
nomme !

Tu te dois à ce fils , & tu le dois à Rome.
Qu'il garde ses fermens ! qu'il s'exerce aux tra-
vaux !

Qu'il vive en citoyen , & qu'il meure en héros !
Dans tous les tems , Marcie aux Romains fera
chère.

Du fils de Regulus on aimera la mère.

Les embrassant.

Marcie , Attilius , séparons-nous.

M A R C I E au peuple.

Cruels !

Pourrez-vous les souffrir ces apprêts criminels ?
Voyez ses meurtriers féroces & parjures ,
Prolongeant avec art ses jours dans les tortures !
Regulus ! lui , périr ! lui , votre bienfaiteur !
Non . . . ce trépas n'est dû qu'à son persécuteur ,
A Manlius.

REGULUS avec la plus grande chaleur.

Réprime un transport si coupable ;
La vertu qu'on accuse en est plus respectable.
Honteux de tes soupçons , & contre eux affermi ,
Je cours les abjurer dans le sein d'un ami.

Il se précipite dans les bras de Manlius.

Ton ami! Ciel!... Romains, osez-vous l'en croire?

R E G U L U S.

Il mérite ce titre; il a sauvé ma gloire.
Viens expier, mon fils, un outrage odieux.
Voilà ton protecteur.

Il remet son fils à Manlius.

M A N L I U S.

J'en atteste les Dieux.

Je jure à l'amitié de lui servir de pere;
Je le jure à toi-même aux yeux de Rome entiere.
Je pardonne à Marcie un excès de douleur.
Je n'en ai point rougi, j'étais sûr de mon cœur;
Je connaissais le tien: un jour, un jour peut être,
Elle sera plus juste & pourra me connaître.
Je fais, ô Regulus, te plaindre & t'admirer;
Mais je ne te fais point l'affront de te pleurer.

R E G U L U S.

Et voilà l'amitié dont Regulus s'honore!
Je vais mourir content... mais qui m'arrête en-
core?
Je fuis: c'est trop long-tems demeurer en ces
lieux,
Deshonorer ce jour & fouiller nos adieux.

48 JOURNAL HELVETIQUE.

Marcie . . . ah ! cache-moi ces honteuses alarmes.

Aux gardes.

Qu'on l'entraîne . . . mon fils , je te défends les larmes.

MARCIE *le suivant de l'œil & le voyant monter dans son vaisseau.*

Je meurs.

Elle tombe dans les bras de ses femmes , & son fils se jette dans les fiens.

L I C I N I U S.

O Regulus !

REGULUS *du haut de ses vaisseaux.*

Veillez , ô mes amis ,

Sur les jours de ma femme , & sur ceux de mon fils.

La simplicité & le style font un grand mérite dans cette piece. On trouve les mêmes agrémens dans la comédie , qui de plus est remplie d'esprit & de gaieté.

Mélise , jeune veuve d'un mari vieux & peu complaisant , jouit de l'indépendance. Le desir de plaire sans s'attacher , est le seul qui l'occupe. Damis qui en est fort amoureux , cherche à l'attendrir en intéressant sa vanité , & en lui cachant les sentimens qu'elle lui inspire. Il ne se déguise pas le défaut de
Mélise

Mélise , qui est la coquetterie ; c'est ainsi qu'il peint ce caractère , & les moyens qu'il croit propres à la corriger :

Jeu cruel , qui bientôt mene à la perfidie ,
Des plus doux sentimens corrompt la pureté ,
Eteint le caractère & nuit à la beauté.
Il faudrait à Mélise un ami difficile ,
Qui tourmentât son cœur encor neuf & docile ,
Employât pour la vaincre , un manège innocent ,
Y jettât par degrés un trouble intéressant ,
Enveloppât de fleurs les traits de la censure ,
Et fût à force d'art le rendre à la nature.

.
Mélise est fort aimable ; elle a droit de prétendre
Aux hommages , aux vœux de l'amant le plus
tendre ;

Mais comment souffre-t-elle un cercle d'étourdis ,
D'agréables , de fots , par la mode enhardis ;
Du bon ton , qu'ils n'ont pas , se croyant les ar-
bitres ,

Mettant leur ineptie à l'ombre de leurs titres ,
Traînant d'un luxe outré l'indiscret attirail ,
Petits sultans honnis même dans leur ferrail ;
Tous ces demi-seigneurs , sans talens & sans
ames ,

Qui bornent leurs exploits à tromper quelques
femmes ,

De peres très-fameux , enfans très-peu connus ,
Dont on cite les noms au défaut des vertus.

1 Nous nous arrêterons moins à la fable de
cette jolie comédie, qu'aux détails charmans
qu'elle présente ; nous citerons davantage ,
& nos lecteurs y gagneront. Damis a un ri-
val ; c'est un étourdi qui s'annonce très-
plaisamment ; c'est moins l'amour que des
arrangemens qui lui sont utiles , qui le font
aspirer à Méliſe.

Je veux de ma fortune étayer les ruines.
Pour les gens de notre ordre , il n'est que ce re-
cours.

Etourdis par nos goûts , distraits par nos amours ,
Tant que l'activité nous tient lieu d'opulence ,
Nous vivons dans l'ivresse & dans l'indépendance.
Autres tems , autres soins ; risquant quelques
soupirs ,

Nous implorons l'Hynien pour payer nos plaisirs.
Adieu , je vais courir chez tous mes gens d'af-
faires ,

Et mettre à la raison , intendant & notaires.
Tous ces animaux-là qu'on voit en enrageant ,
Ont toujours de l'humeur & n'ont jamais d'argent.

Le portrait qu'il fait de la cour est très-
bien fait , & trop bien peut-être pour le per-
sonnage dans la bouche duquel on le met.

Damis lui dit qu'il le croyait en faveur; Floricourt répond :

Crois-tu donc à ce mot , à ce brillant prestige ?
 La faveur maintenant n'est qu'en flux & reflux
 On a beau la poursuivre , on ne la fixe plus.
 Il semble qu'aujourd'hui la fortune vous rie ;
 Demain le ciel se brouille & la scene varie.
 Le terrain où je marche est fertile en ingrats ;
 C'est un sable mouvant qu'on voit fuir sous ses pas ;
 Et le public léger qu'un changement réveille ,
 Brise en riant l'autel qu'il encensait la veille.
 Ainsi , de crainte en crainte & d'espoir en espoir ,
 On se tue à briguer ce qu'on ne peut avoir.
 Parmi cent concurrens coudoyé dans la foule ,
 Moins de gré que de force , on cede au flot qui
 roule ,

Et plus que mécontent , mais non pas converti ,
 On se retrouve au point d'où l'on était parti.

Damis a fait faire le portrait de Mélise ;
 mais il ne le doit point à celle qu'il aime ; &
 cette idée empoisonne le plaisir qu'il a de
 le regarder ; ce mouvement simple & natu-
 rel est rendu de la maniere la plus précise
 & la plus intéressante ; l'esprit ici est inspiré
 par le sentiment.

Fait-on grace au larcin !

Il faut qu'absolument votre bouche prononce.

M E L I S E.

Il vous tint lieu d'aveu , qu'il soit donc ma réponse.

Elle lui rend le portrait.

D A M I S.

Je tombe à vos genoux. Quel moment enchanteur !

Plus je me suis contraint , plus je sens mon bonheur.

Ne vous souvenez plus d'une ruse innocente,
Qui peut-être a fixé votre ame indépendante . . .

Ah ! la mienne est à vous ! recevez son serment ,

Le calme de mon front cachait un cœur brûlant.

Je redoutais vos goûts, le marquis. . . vos caprices.

Vous ne vous doutiez pas de tous mes sacrifices.

Des combats douloureux , voilà mes seuls forfaits.

J'ai feint quelques instans pour ne feindre jamais.

L'amour seul m'inspira ; c'est lui qui me couronne ,

Le tour n'est pas si noir . . . vous riez . . .

M E L I S E.

Je pardonne.

D iij

54 JOURNAL HELVETIQUE.

Damis retombe aux genoux de Mélise, l'oncle arrive avec Floricourt pour conclure l'hymen de sa niece avec ce dernier ; ce moment fait un tableau que Floricourt termine avec beaucoup de gaité.

Tout amant à ma place
S'en trait contristé , honteux de sa disgrâce ;
Un tendre desespoir m'ennuierait à mourir.
Epruvé-je un revers ? je médite un plaisir.
Je reviens à mes goûts , Al me faut des coquettes

A Mélise.

Damis est trop heureux ! je le suis si vous l'êtes.

Il s'échappe , en faisant signe qu'on ne prenne pas garde à lui.

Tel est le fond de cette pièce, dans laquelle l'auteur déploie une grande connaissance du monde. Il peint avec vérité les petits ridicules de société, il combat avec beaucoup d'esprit ce ton de la bonne compagnie, qui consiste à dire des riens d'une manière singulière. On reconnaît dans sa pièce ces hommes du siècle qui n'ont point de caractères à eux, & il est permis d'espérer que cette espèce d'êtres sera inconnue à nos neveux, qui trouveront dans l'ouvrage de M. Dorat, assez d'autres beautés pour le leur faire estimer. Au reste, en lisant de suite

F E V R I E R 1774. 55

les deux pieces de M. Dorat, on rendra justice aux talens de l'auteur pour l'un & l'autre genre qu'il traite ; mais on sentira, je pense, que son stile gracieux convient mieux au ton familier de la comédie.





TROISIEME PARTIE.

 PIECES FUGITIVES.

- I. *Maniere de construire des voûtes de caves sans pierres, briques, ni ceintres en charpente, & qui coûtent les deux tiers moins que celles en pierres (*)*.

CETTE méthode est employée dans quelques endroits de la Bresse & du Lyonnais : elle mérite, à tous égards, d'être publiée, à cause de sa solidité & de son économie. En voici le procédé :

Il faut creuser les fondations jusqu'au solide, comme pour faire un mur. Si on veut dans la suite élever un bâtiment au-dessus de ces caves, la tranchée doit être proportionnée à la masse de l'édifice. Pour une cave simple, faites une tranchée de trente pouces d'épaisseur, que l'on réduira à vingt-deux, à l'endroit destiné à poser la naissance de la voûte, pour y établir une recoupe de huit pouces.

(*) Observations sur la physique, &c. par M. l'abbé Rozier, tome 3, page 67.

De la terre qui sortira des fondations, formez sur la superficie intérieure du terrain un ceintre plus ou moins surbaissé, c'est à votre choix; mais observez que le moins surbaissé est toujours le meilleur. Pour lui donner une forme & un niveau égal, posez sur chaque extrémité & dans le milieu des panneaux ceintrés, des planches, afin de pouvoir passer par-dessus une règle qui servira à égaliser la terre qui doit former le ceintre de la voûte. Battez légèrement cette terre pour la rendre solide, & laissez les panneaux enterrés dans les places où ils auront été posés. Ils vous serviront toujours à retrouver le ceintre dans le cas que les pluies eussent fait affaïssir la terre nouvellement remuée.

Pour la porte & les jours de votre cave, placez dans les endroits convenables de petits panneaux sur les bords, joignant les murs, en en formant une lunette qui se termine en pointe du côté de la clef. On forme cette lunette en terre de la même manière & de la même forme que celle en bois employée dans la construction des voûtes en pierres.

Les matériaux pour la construction sont du *bletton*, qui est un composé de chaux & de gravier. Pour le faire, on choisit de la bonne pierre à chaux & du gravier. Il est important que le gravier ne soit point ter-

reux : dans le cas où il le serait, exposez-le à une eau courante ; remuez-le , & l'eau entraînera la terre. Faites un bassin très-vaste avec du sable point terreux ; placez la pierre à chaux fraîchement cuite ; versez l'eau suffisante pour la faire fondre ; & lorsqu'elle sera parfaitement fondue & encore chaude , jetez le sable & le gravier , & broyez aussitôt. La proportion de chaux est d'un tiers , & les deux autres tiers de bon gravier & sable , sans mélange de terre.

On est le maître de construire en bletton les murs de la cave : alors on remplit également avec ce bletton les tranchées , & dans le même jour , s'il est possible. Des hommes armés de longues perches de bois , remuent sans cesse le bletton lorsqu'on le jette , afin d'en réunir toutes les parties , & ne laisser aucun vuide. Ces tranchées une fois remplies , on les couvrira de terre , & on les laissera s'affermir pendant une année entière.

La seconde année on les découvrira , & on travaillera au ceintre de la voûte. Alors on commence à poser avec la truelle le bletton , lits par lits , de neuf à dix pouces d'épaisseur , en observant de les poser en pente , comme on ferait pour la maçonnerie en pierre : il n'est pas inutile d'y larder des cailloux , des morceaux de pierres , ou des briques. On pose le bletton des deux côtés ,

pour le monter également jusqu'à la clef, que l'on mettra, en posant des cailloux ou pierres dans le bletton, en frappant avec le marteau: le tout sera recouvert de six pouces de terre, & on le laissera reposer encore pendant deux années. Ceux qui exigeront plus de célérité, feront les murs de la cave en maçonnerie: elle sera beaucoup plus coûteuse, il est vrai; mais on gagnera une année.

Passé ce tems, on sera assuré que le bletton aura pris toute la consistance nécessaire: les planches, qui figuraient l'ouverture de la voûte, seront défaits, & on enlèvera par cet endroit tout le terrein qui a servi de charpente pour les murs & pour la voûte.

Si le sol d'une pareille cave avait été dans le tems recouvert de bletton, on serait assuré qu'elle tiendrait l'eau comme un vase, & que jamais l'eau extérieure ne la pénétrerait; ce qui est un grand avantage pour les caves bâties près des rivières, près des latrines, des puits, &c. Plus le bletton vieillira, plus il acquerra de force & de consistance, & sa dureté deviendra si forte, que dans moins de dix ans les instrumens de fer n'auront aucune prise sur lui. On peut également faire en bletton les fondations pour les maisons. Il suffit de leur donner le tems de sécher.

Cette maniere de bâtir est très-importante pour les campagnes où la pierre n'est pas abondante. Pour plus grande économie, on pourrait encore construire en *pisay*, comme je l'ai dit dans le vol. *in-12.* du mois de mars 1772, c'est-à-dire tome V, partie première. Le *pisay* n'est autre chose qu'une terre battue, & la maison est successivement élevée comme dans un moule. L'auteur d'un ouvrage périodique, en rendant compte de l'art du maçon piseur, que je venais de publier, & dont on avait tiré séparément quelques exemplaires, dit que cette maniere de bâtir n'était bonne que dans des endroits où la pierre était fort rare. Il nous permettra de lui dire que les maisons des environs de Lyon, la majeure partie de celles du Dauphiné, de la Bresse, du Beaujolois, sont en *pisay*; & que ces maisons recouvertes d'un enduit de chaux & de sable, sont aussi apparentes que les plus belles maisons en pierre; que les murs de clôture, faits avec de bonne terre, durent au moins cent ans, si on a soin d'en tenir le faite bien recouvert. En un mot, c'est la bâtisse la plus économique & la plus prompte, quoique le pays soit abondant en pierres. Un raisonnement ne fait rien contre l'expérience, ni contre l'usage de plusieurs provinces : usage qui s'y est perpétué depuis les Romains qui l'y apportèrent.

II. *Description des effets de la neige sur les grains semés (*)*.

DEUX champs situés l'un près de l'autre, de même sol, nième engrais, mêmes labours, furent enssemencés avec le même froment ; la seule différence de leur exposition consistait en ce que l'un était un peu plus bas que l'autre, & plus à l'abri du vent du nord.

Après la semence, le tems fut si favorable que ces deux champs étaient verts lorsque l'hiver commença ; mais avant que la terre fût gelée, il tomba beaucoup de neige qui, au mois de mars suivant, couvrait ces champs de l'épaisseur de deux à trois pieds. La plupart de cette neige était par flocons, & n'avait été réduite en masse glacée par aucun dégel, sur-tout dans le champ bas. Un chemin d'hiver traversait une partie de ce champ, & la neige y avait été foulée.

Au printemps, après la fonte des neiges, on trouva la terre peu ou point gelée, sur-tout dans le champ bas : elle l'était un peu plus dans l'autre, mais plus que par-tout ailleurs à l'endroit où passait le chemin ; & la

(*) Observations sur la physique, &c. par M. l'abbé Rozier, tome 2, page 291.

moisson était plus belle à proportion que la terre était plus gelée. Au lieu où passait le chemin d'hiver, le bled était égal & épais, tandis que dans le reste du même champ, il y avait çà & là quelques tuyaux maigres & de méchantes herbes. Dans l'autre champ, qui était plus exposé au vent de nord, une partie de la neige avait été enlevée, & la gelée ayant pénétré un peu plus avant, avait conservé le froment; cependant il n'était pas à beaucoup près aussi beau que celui sous lequel la neige avait été foulée.

Ainsi la neige qui reste par flocons comme elle est tombée, empêche plus la gelée de pénétrer la terre que lorsqu'elle a été foulée.

La gelée seule & par elle même ne nuit point au bled; elle contribue au contraire à le conserver pendant l'hiver; elle l'empêche de recevoir sous une neige épaisse, & dans la terre toute humide, une chaleur hors de saison, qui le corromprait.

Les autres grains & les racines des arbres, qui sont comme endormis dans la terre pendant tout l'hiver, ne sont point endommagés par la gelée. Quatre-vingt mûriers plantés dans un jardin de Stockholm, soutinrent plusieurs hivers, & sur-tout celui de 1740, sans aucune couverture; i's ne périrent ensuite que par défaut d'ombre au printems; le soleil dessécha la tige & les branches, aux

quelles les racines encore enfermées dans une terre gelée ne purent pas fournir les suc nécessaires pour réparer ceux qu'elles perdaient.

On aurait pu se procurer une moisson également belle dans l'un & l'autre champ, si au commencement de l'hiver, lorsque la neige abondante couvrit ces deux champs humides, on avait eu la précaution que peu d'économistes connaissent & emploient, de fouler la neige avec des rouleaux, afin que la gelée nécessaire à la conservation du bled pénétrat plus avant dans la terre.

III. *Lettre à MM. les Auteurs du Journal Helvétique. Ce premier janvier 1774.*

JE croyais, messieurs, de la meilleure foi du monde, que l'auteur des trois siècles, M. l'abbé Sabathier de Castres, si justement animé contre les écrivains qui ont abusé de leurs talens pour corrompre les mœurs, avait, du moins à cet égard, la conscience fort nette. Quelle a donc été mon étonnement, messieurs, de trouver, en parcourant les étrennes du parnasse, (année 1772) car cela n'est pas plus neuf, deux contes de la façon de cet ex-doctinaire, marqués au coin du libertinage & de l'obscénité

même ! Le premier , intitulé , *la dame fidele* , page 38 ; le second , *la fille perdue & retrouvée* , page 139. Je n'en copie ici que les titres ; je craindrais trop de fouiller ma plume , en transcrivant le moindre lambeau de pareilles infamies. Vous vous rappelez peut-être , monsieur , avec quelle aigreur & quelle insultante dureté , M. l'abbé Sabathier de Castres reproche à MM. Robbé & de Campigneul entr'autres , l'abus de leurs talens ; il ne craint pas même d'avancer que *le nom du premier est devenu un opprobre aux yeux de quiconque conserve encore de la pudeur : ce sont ses expressions.* Je demande donc , maintenant , de quel côté sont la honte & l'opprobre , & quel est l'écrivain le plus coupable , ou d'un homme du monde , qui , s'il a eu le malheur de composer quelques contes licencieux , n'a jamais eu celui de les rendre publics , quelque fortes instances qu'on lui ait faites à ce sujet ; ou d'un ecclésiastique , d'un ci-devant religieux , qui , oubliant tout le respect qu'il doit & à lui-même & à l'habit qu'il a l'honneur de porter , n'a pas rougi d'insérer dans un recueil de vers , qui est dans les mains de tout le monde , deux contes orduriers , & de combler l'infamie , en mettant au bas son nom en toutes lettres. L'indignation me gagne. Assurément , si quelqu'un devait parler avec modération des

des poètes dangereux , & passer sous silence les écrits consacrés au libertinage , c'étoit , sans doute , M. l'abbé Sabathier de Castres. Il devait trembler qu'on ne le perçât bientôt lui-même de ses propres armes , en appliquant à ses poésies obliques , l'arrêt de réprobation qu'il a porté contre les vers licentieux de M. de Campigneul , *qui sont , dit-il , aussi méprisables par la versification que par le sujet. C'est un crime , ajoute-t-il , d'attaquer les mœurs , quand on a des talens ; & c'est une infamie , quand on en manque.* M. l'abbé Sabathier , en lançant cet anathème , n'a pas pensé qu'il prononçait lui-même sa propre condamnation.

Vous voyez , messieurs , que si on avait le tems ou le courage de parcourir les écrits de M. l'abbé Sabathier , & qu'on voulût après prendre la peine d'opposer ses propres exemples à ses jugemens , on ferait dans le cas de l'arrêter à tout instant , & de lui dire sur mille autres articles , aussi bien que sur ses vers corrupteurs : *medice , cura te ipsum.* J'ai l'honneur d'être , &c.



*IV. Epître à mon mari pour le jour de sa fête ,
présentée avec un cartouche qui renfermait
un chiffre qu'il avait fait lui-même de nos
deux noms.*

LA jeune amante de Zéphyre
Prodiguait à mes vœux ses plus rares trésors ;
Le pere des brillans accords ,
De sa divine main voulait monter ma lyre ,
Pour embellir les dons que je t'offre aujourd'hui.
Des plus aimables dieux j'eusse obtenu l'appui ;
Mais je n'ai pas besoin de leur pouvoir suprême ,
Eh ! que m'importe leur faveur ?
Pour rendre hommage à ce qu'on aime ,
Ne suffit-il pas de son cœur ?
Sur ce faible tribut , gage de ma tendresse ,
Les seuls transports du mien ont été consultés ;
Reçois ces vers que je t'adresse ,
C'est lui qui me les a dictés.
Vois ce chiffre amoureux , ouvrage de ta flamme ;
Ta main à le former trouva quelques douceurs ;
La mienne , en le couvrant de fleurs ,
N'a fait qu'obéir à mon ame.
Dieux ! quel charme toujours nouveau
Je trouvais à guider les coups de mon pinceau !

Que le travail est doux quand l'amour l'encourage !

Que j'aime à voir ces noms réunis tous les deux ,

Du nœud charmant qui nous engage ,

Me retracer l'emblème heureux !

Je l'avouïrai : si-tôt qu'entr'ouvrant ma paupiere ,

La raison m'éclaira d'un trait de sa lumiere ,

Je sentis le besoin d'aimer.

Plus le monde à mes yeux étendait sa carrière ,

Plus de ce doux penchant je me laissais charmer.

Eh ! dans ces tristes jours de craintes & d'alarmes ,

Où jamais le plaisir n'est qu'un songe trompeur ,

Où trop souvent , hélas ! par un siecle de larmes

Nous payons un jour de bonheur ,

Au milieu des ennuis dont l'horreur nous consume,

Quels seraient nos destins , si les liens du cœur

N'en adoucissaient l'amertume !

Je voulais de ces nœuds connaître les appas ;

Je servais l'amitié , j'adorais la nature ;

Mais ces attachemens , cette flamme si pure ,

En occupant mon cœur , ne le remplissaient pas :

D'un trait plus séduisant il lui manquait l'atteinte :

Il lui fallait encor cet amour vertueux ,

Dont l'honneur , le devoir autorisent les feux ,

Et que ne suit jamais le remords ou la crainte.

Ce sentiment rempli d'attraits ,

Je le cherchai long-têms ; tu m'e le fis connaître ;

68 JOURNAL HELVETIQUE.

Et lorsqu'à ton destin je m'unis pour jamais ,

Mon ame prit un nouvel être.

Hélas ! depuis que les mortels

Ont offert à Plutus des vœux illégitimes ,
L'hymen reçoit bien moins à ses tristes autels ,

D'adorateurs que de victimes.

L'orgueil , l'ambition ont profané ses droits ;

L'intérêt parle seul ; ses inhumaines loix ,

Du nœud le plus charmant font un joug mercenaire ;

Et l'on voit les objets qu'enchaîne sa rigueur ,

Détester dans leurs fers la funeste chimere

Qui fit au poids de l'or mesurer le bonheur.

Plus heureux , cher époux, de cette erreur infame

Nous défendimes nos penchans.

L'amour , le seul amour fit connaître à ton ame

La compagne de tes instans ;

Et quand je te jurai les feux les plus constans ,

Lui-même , avec des traits de flame ,

Dans le fond de mon cœur gravait tous mes ser-
mens.

T'aimer est mon devoir , & je trouve , sans cesse ,

Plus de douceur à l'accomplir.

Mais toi qui me vouas une égale tendresse ,

Té plais-tu toujours à remplir

Une aussi flatteuse promesse ?

Ils sont évanouis ces tems , ces heureux jours ,

Où les époux , contens de leur doux esclavage ,

Portaient le feu de leurs amours

Jusques sous les glaces de l'âge.

Une aveugle légèreté

A sur tous les mortels étendu sa puissance ;

Du sein de la félicité ,

Il n'est qu'un pas à l'inconstance ! . . .

Dieux ! si tu l'éprouvais cet affreux changement !

Si pour ton ame refroidie ,

Le nœud durable qui nous lie ,

Etait devenu trop pesant ! . . .

Mais non, tout me promet un plus heureux partage ;

L'amour content de mes ardeurs ,

Dans tes regards encor sourit à mon hommage ;

C'est par lui que tes soins flatteurs ,

Enchainant sous mes pas un destin sans nuage ,

Sous les loix de l'hymen ne m'offrent que des fleurs.

Lorsque je tiens de toi ces jours dignes d'envie ,

Puissai-je également , ô moitié de ma vie ,

Faire ton bonheur le plus doux ,

Et puissent les transports d'une ardeur éternelle ,

Me présenter toujours l'amant le plus fidele

Dans le plus chéri des époux !



V. Epître à ma fille âgée d'un mois ().*

OUI, le destin a couronné mes vœux ;
Oui, je l'obtiens ce tendre nom de mere,
Ce nom sacré, ce nom que je préfère
A tout l'éclat des titres fastueux.
O cher objet ! dont la naissante aurore
A peine montre une faible lueur,
Gage d'un nœud qu'a formé le bonheur,
Ma voix t'appelle, & tu ne peux encore
Oùir mes sons, ni répondre à mon cœur.
Enveloppé d'un ténébreux nuage,
Le tien se tait, le tien ne connaît pas
Du sentiment la force & le langage ;
Mais je te vois, je te presse en mes bras ;
De mes baisers je couvre ton visage :
Eh ! quel sujet plus digne de mes vers
Que ces transports dont j'éprouve l'ivresse ?
Tout s'embellit au feu de ma tendresse :
Je ne vois rien dans ce vaste univers,
Qui ne me flatte, ou qui ne m'intéresse.
J'aime ces bois, j'aime ces prés rians ;

(*) Cette pièce, pleine de sentiment & de graces, est du même auteur que l'épître à mon mari.

Ils t'offriront leur ombre & leur verdure ;
 J'aime à compter les trésors du printems ;
 Ils serviront un jour à ta parure.
 Cet air , ce ciel a plus d'attraits pour moi ;
 Et ce soleil qui luit sur la nature ,
 Dieux , qu'il me plaît ! , il brille aussi pour toi.
 Ah ! si l'instant qui commence ta course ,
 De tant de biens m'ouvre déjà la source ,
 Que l'avenir me promet d'heureux ans !
 Que mon destin fera digne d'envie ,
 Quand de tes bras faibles & caressans ,
 Flattant le sein où tu reçus la vie ,
 Tu fouriras à mes embrassemens ;
 Quand tu feras par tes jeux innocens ,
 L'amusement de ta mere attendrie !
 A ces plaisirs un plus parfait bonheur
 Succédera : le tems les fera naître ,
 Ces jours si beaux , mais si lents à paraître ,
 Où la raison éclairera ton cœur ,
 Où moins frivole , où digne de son être ,
 Ton ame enfin connaîtra sa grandeur.
 Momens chéris , empressez-vous d'éclore . . .
 Mais qu'ai-je dit ? où tendent mes souhaits ?
 Ma fille , hélas ! par ces vœux indiscrets ,
 C'est ton malheur peut-être que j'implore.
 Dans le berceau , que n'habita jamais
 Le noir soupçon , la sombre défiance ,

72 JOURNAL HELVETIQUE.

Tu dors ; le ciel protège ton asyle ;
Là , ton repos aussi doux que facile ,
Des soins amers est toujours respecté ;
Et quand tes yeux s'ouvrent à la clarté ,
Comme ton cœur , ton regard est tranquille ;
Tu ne vois pas le funeste concours
Des ennemis , des maux qui t'environnent.
Tu ne fais point quels dangers empoisonnent
Ce monde vain où couleront tes jours :
Des passions la triste connaissance
N'a point encor troublé ton innocence ;
Tu ne verras que trop tôt leurs effets ;
Trop tôt , hélas ! en butte à leur puissance ,
Tu donneras d'inutiles regrets
Au calme heureux dont jouit ton enfance ;
Et si jamais , d'un charme impérieux ,
Le faux prestige égarait ta faiblesse ;
Si quelque jour tu condamnais mes yeux
A d'autres pleurs que ceux de la tendresse . . .
Hélas , que dis-je ? ô vertu ! ô talens !
Du haut des cieux , veillez sur sa jeunesse ;
Loin de ma fille écarter ces tyrans ;
Plus d'une fois , mon cœur qui vous adore ,
A pour lui-même imploré votre appui ;
Comblez les vœux que lui dicte aujourd'hui
Un intérêt plus précieux encore ,

Puisse ma fille attirer vos faveurs !
 Comme une rose , ornement de la plaine ,
 S'éleve & croit à l'ombre de ce chêne ,
 Qui du soleil lui sauve les ardeurs ;
 Puisse cette ame innocente & timide ,
 Libre par vous des communes erreurs ,
 Croître à l'abri de votre heureuse égide !
 Et toi , l'objet de mes soins les plus chers ,
 Tandis qu'au ciel , dont tu vois la lumière ,
 Pour ton bonheur mes vœux seront offerts ,
 Commence en paix ta naissante carrière ;
 Et que le tems , dont les coups destructeurs
 Moissonneront ces tranquilles journées ,
 En t'apportant de nouvelles années ,
 T'apporte aussi de nouvelles douceurs !
 Je l'avoûrai : ce vieillard implacable
 A trop souvent excité ma frayeur ;
 Je redoutais son aile infatigable ,
 Qui , chaque instant , arrachait quelques fleurs
 A mon printems ; mais si son inconstance
 Fane mes jours pour embellir les tiens ,
 Si son pouvoir aidant ma vigilance ,
 En t'éclairant sur les maux & les biens ,
 Forme aux vertus ta fragile existence ,
 Si pour tout prix d'un travail aussi doux ,
 Je puis enfin jouir de mon ouvrage ,

De ses fureurs loin de craindre l'outrage ,
Il peut frapper , je bénirai ses coups.

VI. *Anecdote Normande.*

AU TEMS où la Normandie était gouvernée par ses ducs, Richard, surnommé *sans peur*, eut une guerre à soutenir contre son voisin le comte de Bretagne. Il fit publier dans tous les états, que ses chevaliers & seigneurs assemblaient leurs bannieres, & se rendissent à Alençon avec leurs hommes d'armes. Le duc donna l'exemple; & lorsqu'il vit toute son armée rassemblée, il la passa en revue.

Quoique tous les chevaliers & bannerets se fussent piqués d'avoir de beaux équipages & des armes bien reluisantes, Richard fut frappé de la magnificence de l'équipage & de l'armure du sire de Vieille-Épée, gentilhomme Avranchin. Son casque était surmonté d'une aigrette de diamans, son armure était parsemée de pierres précieuses; à peine pouvait-on en soutenir l'éclat: le pommeau de son épée était d'une seule émeraude; & pour terrasser ses ennemis, il n'avait besoin que de présenter son pavois à leurs regards; aveuglés par les rayons du soleil que réfléchissait cette arme éblouissante, ils tom-

baient sous ses coups, sans pouvoir se défendre. Le reste était de la même richesse. Tout le camp retentissait du luxe de ce chevalier, & lui portait envie.

Richard, qui connaissait les facultés de la maison de Vieille-Epée, le fit venir dans sa tente, & lui reprocha un faste ruineux, qui semblait insulter aux seigneurs les plus puissans de la cour. Monseigneur, lui dit le sire de Vieille-Epée, il fut un tems où tous les biens de mes parens, jusqu'au trentième degré, fondus ensemble, n'auraient pu payer un seul des éperons que je porte ; mais aujourd'hui que la fortune m'a comblé de ses faveurs, le plus noble usage que je puisse en faire, c'est d'en faire honneur au titre de votre chevalier. Par quel hasard, reprit le duc, la fortune qu'on voit si rarement d'accord avec la vertu, t'a-t-elle distingué ? C'est un secret, répondit Vieille-Epée, que je confierais bien à Richard, s'il me promettait de n'en rien dire au duc. Richard le lui promit, foi de chevalier.

Quand Vieille-Epée se fut bien assuré de la parole de Richard : Vous dites fort bien, monseigneur, reprit-il, honneur & chevance ne peuvent compatir ; aussi, pour réussir à faire fortune, ai-je été obligé de secouer cette incommode vertu qui ne fait que des gueux. Nous fîmes divorce, & nous nous séparâ-

mes , du moins pour un tems. — Divorcee avec la vertu , toi , gentilhomme & chevalier ? — Oui , prince , & comptez que je ne suis pas le seul. Il est vrai que j'en ai agi avec elle un peu plus honnêtement que les autres. Nous nous sommes arrangés. — Des arrangements avec l'honneur ! ceci me paraît nouveau ! — Il y a environ six ans que mes parens , gens pleins de probité , mais fort dépourvus de richesses , comme chacun fait , me donnerent la cape & l'épée , & m'envoyèrent à Rouen chercher fortune. Ils m'avaient appris eux-mêmes , tant bien que mal , les exercices qui convenaient à ma naissance ; ils me donnerent en partant , des conseils très-sages , des bénédictions sans nombre , mais point d'argent ; ils ne savaient pas que , pour chercher & trouver la fortune , il faut du moins être dans son chemin , & j'en étais à cent lieues.

Quoique fort jeune , j'avais de l'ambition. Je vis dans votre capitale une foule de gens qui ne me valaient pas , & qui regorgeaient de richesses , & avec ces richesses ils achetaient tout , & même de l'honneur ; cela me tenta : j'en vis un plus grand nombre d'autres qui valaient mieux que moi , & qui languissaient dans l'indigence & l'obscurité : cela me fâcha , & ne me découragea point. J'essayai pendant deux ans tous les moyens

honnêtes que mon industrieuse probité put me suggérer ; mais , au bout de ce tems , je ne me trouvai pas plus avancé que le premier jour. Je sentis que ma vertu nuirait toujours à mes vues ; j'éprouvais que , si elle me faisait faire un pas en avant , je trouvais devant moi un faquin enrichi qui m'en faisait faire dix en arrière , & me barrait tous les passages. Ma bonne-foi me poussait-elle à droite ? l'adresse d'un intrigant accrédité me jetait à gauche ; l'un me montrait le but & me disait ce qu'il fallait faire pour y parvenir , je le faisais , & c'était précisément lui qui l'emportait ; l'autre flattait ma vanité en me demandant ma protection , & me soufflait mes protecteurs : je voyais que de tous côtés les bonnes gens qui n'avaient que de la probité étaient supplantés par les autres. Je l'étais plus que personne ; mais je n'avais pas le mot à dire ; car enfin je sentais que j'avais tort de vouloir jouer sans avoir de quoi mettre au jeu.

Enfin , ennuyé d'être ainsi balotté , honni , trompé , repoussé ; las de ne parvenir à rien , j'examinai comment s'y étaient pris ceux qui étaient parvenus. Je vis qu'il fallait être faux , menteur , hypocrite , savoir dévorer un affront , ne rougir de rien , faire une bassesse avec intrépidité , bannir toute délicatesse , se vanter à propos , être impu-

78 JOURNAL HELVETIQUE.

dent dans l'occasion, tout ofer, & se munir de patience. Ce coup-d'œil m'effraya. Mon ambition me disait: fais comme eux; ils ont été tout cela, pourquoi ne le ferais-tu pas? D'un autre côté, la probité me criait aux oreilles: comment pourras-tu supporter la honte d'une fortune acquise à ce prix? V a-t-il quelque trésor qui puisse consoler de la perte de l'honneur & du mépris des honnêtes gens? crois-tu qu'il ne t'en coûtera rien d'endurcir ton ame contre les gémissemens de l'infortune? crois-tu que tu puisses être injuste sans remords, barbare sans pitié? penSES-tu qu'il te sera si aisé de devenir insolent envers les uns, rampant envers les autres, d'encenser un sot décoré, de repousser l'honnête homme indigent, d'embrasser le frippon en crédit, de dissimuler sans cesse, de tourner à tous vents?

Ces chocs de mon honneur & de mon ambition ne laissaient pas que de m'embarasser. Il fallait prendre un parti; j'imaginai de les mettre d'accord, en leur imposant silence. Peine inutile! l'honneur criait plus fort que jamais, il me tracassa tant que je résolus de m'en défaire pour quelque tems. Je courus chez votre tabellion: mon ami, lui dis-je, je viens te confier un dépôt qui m'est fort cher, mais que, pour bonnes raisons, je ne puis garder chez moi; tu me

le remettras quand je te le demanderai ; c'est mon honneur ; je te le recommande. Le tabellion me dit qu'il n'y avait qu'à dresser l'acte de dépôt. Comment, lui dis-je, il y a donc aussi des formalités pour se défaire de son honneur ? Sans doute, me répondit-il ; n'est pas mal-honnête homme qui veut. Nous passâmes donc l'acte de dépôt, & depuis... — Je serais curieux, interrompit Richard, de voir la formule de cet acte singulier. — La voici : en retirant mon dépôt, j'ai retiré l'acte. Richard le prit & lut.

Pardevant le tabellion de monseigneur prince & duc souverain de Normandie, fut présent messire Hérode de Vieille-Epée, lequel a déclaré devant témoins, que voulant faire fortune à quelque prix que ce fût, & que se voyant sans cesse contrarié par ses honneur & probité, qui s'opposent aux moyens nécessaires pour y parvenir, il voulait les déposer entre nos mains, pour les reprendre lorsqu'il aurait rempli son objet, dont il a requis acte. Et nous dit tabellion avons reçu en dépôt dudit sire de Vieille-Epée, ses bonnes mœurs, honneur, vertu, probité, sagesse, bonne-foi, & ce, pour l'espace de six années, à commencer de la date du présent, pendant lesquelles, sans entendre pour ce déroger à ses nom & qualités, il se propose de mettre en usage

80 JOURNAL HELVETIQUE.

tous & chacuns les moyens nécessaires que tous les autres parvenus ont employés, sans que feldits honneur, bonnes mœurs, vertu, sagesse, bonne-foi, probité aient rien à lui reprocher : à la fin duquel tems, & lorsque ledit sire de Vieille-Epée n'aura plus besoin desdits moyens, il reprendra son dépôt, que nous tabellion serons tenus de lui remettre dans son entier, sans en rien distraire. Dont acte fait & passé à Rouen, l'an de salut neuf cent quatre-vingt-deux.

Il y a quinze jours, reprit Vieille-Epée, que les six ans étant expirés, j'allai retirer mon dépôt, auquel personne n'avait touché. J'ai repris mon honneur & ma vertu, qui me servent à présent à faire usage de la fortune immense que j'ai acquise sans eux. L'entière liberté que je leur laisse d'en disposer, a un peu calmé leurs murmures. D'ailleurs l'intention me justifie. Vous pouvez, monseigneur, lire derrière l'acte de dépôt, que je donne d'avance à mon souverain tous mes biens à venir, pour en former des établissemens utiles en faveur des pauvres chevaliers, de leurs veuves & de leurs enfans : ainsi tout ce que je possède est à vous.

Richard, prince aussi doux dans le particulier, qu'il était terrible à la tête des armées, riait de tout son cœur. Il demanda à Vieille-Epée ce qu'il avait fait pour arriver à

à la fortune. — Oh ! presque rien , répondit Vieille-Epée ; des que je me fus débarrassé de mes importunes , elle vint au-devant de moi. Je ne vous dirai point tous les métiers que j'ai faits ; il y en a de fort plaisans. Mais ces détails vous ennuieraient. — Non : je veux que tu me dises tout ; les ruses des fripons instruisent mieux les princes que toutes les leçons des sages de la Grece. J'exige , lorsque mes affaires me laisseront quelque loisir , que tu viennes passer une heure sous ma tente , & que tu ne me caches rien. — Je puis vous en dire de bonnes , monseigneur ; mais n'oubliez pas que vous m'avez donné votre parole de chevalier... — Ne crains rien , te dis-je : sois tranquille. A revoir. — En attendant , monseigneur , souvenez-vous bien , toutes les fois que vous verrez un simple particulier faire une fortune immense & rapide , que l'acte de dépôt est chez le tabellion.

VII. *Reponse à la critique des Réflexions d'un homme de bon sens sur les comètes , insérée dans le Journal Helvétique de décembre 1773 ; pages 91 & suiv.*

L'AUTEUR de la lettre critique , insérée dans le Journal Helvétique de décembre dernier ,

a si peu ménagé ses termes & s'est livré si fort à son emportement, que s'il se fait paraître des connaissances moins étendues, principalement en astronomie, je ne croirais point qu'il fût Européen.

Il en veut sur-tout à l'auteur, sans doute pseudonyme, de la lettre alarmante qui a couru en manuscrit sous le nom de M. Noston. Quoique mon hypothèse n'ait rien de commun avec les conjectures de ce M. Noston, il suffit que je me trouve au chemin de notre critique, & que j'aie aussi parlé des comètes, pour que j'essuie ma part de sa mauvaise humeur.

Je n'entreprends point ici la défense de M. Noston, ou de celui qui a pris son nom; je conviens que sa lettre absurde méritait à peine une réfutation sérieuse. Ne dois-je pas être flatté de l'honneur que me fait le critique d'associer ma brochure à cette lettre, & de les analyser ensemble dans un journal très-répandu? Il a pourtant la politesse de m'attaquer avec plus de ménagemens, & de ne pas me prodiguer, à beaucoup près, autant d'injures. Je lui abandonne volontiers M. Noston : qu'il l'écrase, qu'il le pulvérise; mais qu'il me permette de réfuter les objections qu'il fait contre mon ouvrage, & de relever les méprises dans lesquelles son violent courroux l'a souvent fait tomber lui-

même. Je tremperai ma plume dans une liqueur moins amère que mon critique. On peut s'égayer dans une dispute littéraire ; mais il n'est jamais permis de s'y fâcher tout de bon.

Les plus beaux morceaux de sa lettre sont copiés fidèlement du *système du monde*, dont il s'approprie des phrases, & même des pages entières : c'est de cet ouvrage, qu'on ne se lasse point de feuilleter & d'admirer, que je vais tirer aussi mes moyens de défense. Si quelques-uns de mes coups portent sur M. Lambert, ce n'est qu'en parant ceux de mon critique, qui emprunte les armes de ce grand homme, & qui se cache derrière lui pour m'attaquer à outrance.

Dès la seconde page de sa lettre, il me reproche la *hardiesse* de mes idées. Il faut être, en effet, bien hardi pour oser, dans ce siècle éclairé, proposer une hypothèse nouvelle, qui détruit toutes les hypothèses reçues. Mais c'est un vrai service que rend aux sciences, quiconque en veut courir les risques. La vérité naît du choc des opinions, comme on voit jaillir l'étincelle du sein d'un caillou que l'acier vient frapper. *L'astronomie*, dit très-bien M. Lambert(*), *n'arrive à la vérité qu'en parcourant toutes les hypo-*

(*) *Système du monde*, page 182.

theses possibles. La mienne est de la plus grande simplicité; elle rend raison de toutes les apparences; toutes les parties en sont étroitement liées. Fondé sur tous les phénomènes qu'on a recueillis jusqu'ici, sur quantité d'analogies & de vraisemblances, sur le mécompte de tant d'habiles gens qui ont calculé sans succès le retour des comètes, & sur les règles les plus communes du bon sens, j'ai jugé que les comètes sont dans un état violent, qui par conséquent doit être passager; j'ai affirmé qu'elles n'ont point de retour périodique; j'ai présumé qu'elles descendent vers le soleil pour s'y réchauffer, & pour nourrir les feux de cet astre bienfaisant. Voilà tout mon plan, dont la hardiesse étonne mon critique.

Comment peut-il s'en étonner, après avoir lu & médité le *système du monde*, tandis qu'il en donne un précis, qu'il paraît en adopter toutes les idées, & qu'il en tire mot à mot la moitié de sa lettre? Il passe à M. Lambert les cinq millions de comètes dont il peuple notre système; (*) il semble d'accord avec lui pour les rendre habitables, malgré la chaleur immense & subite qu'elles

(*) Le *système du monde*, page 49, en admet cinq cent millions; ce n'est pas la seule inadvertance échappée au rédacteur.

éprouvent dans leur périhélie; il les couvre avec lui d'un dais de vapeurs & d'exhalaisons, pour les préserver d'être calcinées; il met ce dais en avant, du côté du soleil, quoique la progression rapide des comètes doive nécessairement le laisser en arrière... &c.... Accoutumé, comme il l'est, aux idées neuves & fortes, aux élans rapides de M. Lambert, qui voyage *sur les ailes de la lumière*, mon critique eût dû, ce semble, trouver mes suppositions bien modestes.

Il trace ensuite *une esquisse de la théorie moderne des comètes*, & *des idées saines qu'une étude réfléchie*, & *non le simple bon sens*, nous fournit sur l'ordre & l'arrangement de l'univers.... Le simple bon sens, il est vrai, ne suffit point pour établir une théorie des comètes; il faut encore une étude réfléchie: mais cette étude réfléchie doit toujours être dirigée par le bon sens, fondée sur la droite raison, & sur les phénomènes; c'est ce qui n'est pas toujours arrivé. *Le simple bon sens* m'a fait présumer que les plus habiles astronomes & les plus profonds géomètres s'étant toujours trompés quand ils ont fixé le retour des comètes, leur théorie devait être fautive, & qu'ils ne devaient qu'au hasard le succès d'une seule de leurs tentatives. On n'a pas besoin d'une étude réfléchie, pour s'apercevoir que la théorie

moderne est insuffisante pour expliquer deux des principaux phénomènes ; le premier, c'est que les comètes roulent en tout sens dans les cieux & se croisent en toute sorte de directions. M. Lambert, si heureux d'ailleurs en conjectures, avoue ingénument qu'il ne peut point s'en tirer (*). Le second, c'est que les comètes n'ont point de phases, & que la partie qui est tournée vers le soleil n'est pas plus brillante que le reste : j'aurai occasion d'en parler bientôt. Faut-il autre chose que du bon sens, pour reconnaître la fausseté d'une théorie qui ne rend point raison de tous les phénomènes, quand même elle serait généralement reçue, & qu'elle serait appuyée de l'appareil imposant de la géométrie ?

Dès la page 93, l'anonyme semble vouloir le disputer à M. de Buffon pour la noblesse & l'élévation du style. *L'astre majestueux du jour*, dit-il, *que nous nommons soleil*, placé à peu près au centre de notre tourbillon, surpasse un million de fois la grosseur de la terre, qui paraît si vaste aux yeux des fourmis qui l'habitent : sa masse imposante excède de 110 fois celle de toutes les planètes... Si ce n'est pas une faute d'impression, je lui laisse le soin de s'accorder avec le Plin françois,

(*) Système du monde, page 97.

qui dit que toutes les planetes ensemble ne font que la 650^e partie du volume du soleil, & qui fonde là-dessus sa théorie de la terre. L'expression, d'ailleurs, est peu exacte; on ne peut point estimer la *masse* d'un corps dont on ne connaît pas la densité.

L'homme de bon sens n'a point avancé que l'univers soit *un amas de parties détachées & de pieces de rapport*, comme on le lui impute page 96. Il a fait voir au contraire, que tout est lié dans notre système; que *les moyens sont si bien subordonnés aux fins, & ces fins les unes aux autres*, que les cometes ont besoin du soleil pour ranimer leur feu central, & que le soleil a besoin des cometes, qui lui fournissent en échange l'aliment de ses feux; après quoi, sans rien déranger, elles vont reprendre leur emplacement dans les vastes espaces qui se trouvent entre le soleil & le firmament. Ce système est-il découvert? fait-il de l'univers *un amas de parties détachées & de pieces de rapport*, comme le critique l'en accuse?

S'il était moins prévenu en faveur de M. Lambert, n'est-ce point à ce grand homme qu'il pourrait faire avec fondement ce reproche? Ces *globes voyageurs* (*), *peuplés d'astronomes*, se promenant sans cesse de monde

(*) Système du monde, page 78, 79, 80.

en monde , de soleil en soleil , & de système en système ; qui sans appartenir à aucun système en particulier , appartiennent à tous , & font le tour de l'univers en décrivant une hyperbole ; dont chaque passage par un périhélie ramène l'été , chaque entrée dans un nouveau monde fait renaître le printems ; & qui , malgré l'inégalité de leurs saisons , voient éclore & mûrir les végétaux & les fruits appropriés à leur usage , ne sont ils pas des hors d'œuvre , des piéces de rapport & des parties détachées ? ne contrastent-ils pas avec le beau principe établi précédemment par le même auteur (p. 20) que l'univers est un tout , dont les parties se tiennent , & tendent ensemble à l'ordre & à l'harmonie universelle ? Qu'eût dit mon critique , si je me fusse permis de semblables conjectures , qu'il passe avec tant de facilité à l'immortel auteur des lettres cosmologiques ? & s'il avance une chose dont je n'ai pas eu l'idée , pourquoi faut-il que je sois grondé pour lui ?

Suivons le critique : ses coups portent toujours sur le prétendu M. Nolton & sur moi ; mais nous ferons bientôt en bonne compagnie. Il réfute , ou plutôt il insulte , sans y penser , son auteur favori , M. Lambert lui-même. *Point de hasard aveugle , dit-il page 96 , ou de comètes errantes & sorties de leurs orbites ; par conséquent , c'est une idée*

que quiconque ne veut point trahir son ignorance , ne saurait admettre.

Je ne m'offense point de cette injure , parce que je n'ai point cherché à passer pour savant ; je me suis donné simplement pour un homme de bon sens. Je m'en offense d'autant moins , qu'une injure peu méritée retombe sur celui qui la dit : voyons si j'ai mérité celle-ci.

D'abord , je n'ai point admis de hasard aveugle ; j'en appelle à tout lecteur attentif. Si j'ai fait sortir les comètes de leurs orbites pour les réchauffer , si je les replace ensuite dans les mêmes orbites , je les suppose dirigées dans leur chute & dans leur retour par une Intelligence infiniment sage , qui connaît le degré de chaleur qui leur est nécessaire & qu'elles peuvent soutenir , & qui en conséquence les fait plus ou moins approcher du soleil. Est ce établir un hasard aveugle ?

Ensuite , M. Lambert voudra bien prendre pour lui la bonne moitié de l'injure : car ce n'est pas moi , c'est lui qui se plaît à supposer *des comètes errantes , des globes voyageurs* , qu'il fait voltiger de système en système , comme un papillon sur les fleurs : j'ai rapporté plus haut ses propres expressions , tirées du chap. 9 du Système du monde , rédigé d'après ses lettres cosmologiques. Je suis fâché pour ce grand homme qu'il ait de

nouveau *trahi son ignorance*, en reprenant, page 175 du même ouvrage, cette idée des comètes errantes, dont il paraît si coëffé, qu'il l'admet comme une chose démontrée. *Qu'on essaie d'imaginer*, dit-il, *l'orbite d'une de ces comètes qui marchent dans des hyperboles, de monde en monde*. Je pourrais renvoyer l'autre moitié de l'injure au pseudonyme qui s'est paré du nom de Newton, & qui fait inonder ou brûler notre globe par des comètes errantes; accidens que je n'ai point supposés: mais je n'ai garde de la lui céder; il m'est trop glorieux de la partager avec l'un des plus savans académiciens de l'Europe.

J'ai su dès mon enfance ce que mon critique a voulu m'apprendre, page 97, que les astronomes prétendent *déterminer le cercle entier des comètes, calculer leur longue route & en prédire le retour éloigné, quand ils ont pu mesurer seulement une petite partie de la courbure elliptique de ces sphères roulantes*. Quiconque a la moindre teinture de géométrie, sait qu'il ne faut pour cela que trois bonnes observations. Mais si ces astres ont en effet un retour périodique, si l'on peut le déterminer avec tant de *justesse*, d'où vient que les astronomes s'y font toujours trompés? d'où vient qu'ils n'ont réussi qu'une seule fois, à l'égard de la comète de

1759? Et cette comete célèbre, qui leur a fait chanter victoire, quoique Halley qui l'avait annoncée pour 1758 se soit trompé d'une année, a-t-elle bien rempli les conditions qu'exige M. de la Caille? *On s'assure*, dit-il, *du retour d'une comete, lorsqu'ayant calculé la position & les dimensions de deux cometes observées, on les trouve sensiblement les mêmes*. La position des cometes de 1531 & de 1759 avait à la vérité beaucoup de rapport; mais il faut se faire étrangement illusion, pour croire que leurs dimensions aient été sensiblement les memes.

On est revenu, dans ce siècle éclairé, des frayeurs superstitieuses que les apparences menaçantes des cometes inspiraient à nos ancêtres, comme le dit très-bien mon critique, page 98. *Leurs queues & leurs chevelures n'annoncent plus la guerre, la famine, la peste, ou la chute des empires*. Il faut espérer que, dans un siècle encore plus éclairé, on reviendra de l'erreur généralement adoptée dans celui-ci, du retour périodique de ces astres singuliers: mais il faut pour cela, que les calculs des astronomes se trouvent encore bien des fois en défaut.

Après une marche assez tranquille, le critique recommence à m'égratigner, avec sa politesse ordinaire, à la page 100. Il honore de l'épithete de *ridicule* la supposition que

j'ai faite, que la queue des comètes est un composé de vapeurs, de charbons & de fumées, que la violente chaleur du soleil fait élever. Il a bien voulu sentir cette fois, que des injures ne sont pas des raisons, & il daigne ajouter deux objections, qu'il me permettra d'examiner.

La première, c'est qu'il serait difficile d concevoir comment des matières aussi grossières pourraient se soutenir dans un élément aussi léger que l'air, à une hauteur qui s'étend quelquefois jusqu'à 8000 lieues, tandis que des matières analogues ne s'élèvent jamais à quatre lieues de hauteur perpendiculaire au-dessus du globe terrestre. Toutes les comètes ont un mouvement progressif, & ce mouvement est très-rapide. De ces deux phénomènes, qu'on a toujours observés, il résulte évidemment, que les exhalaisons qui sortent des comètes, ne s'élèvent pas d'une manière uniforme & tranquille, comme les matières attirées dans notre atmosphère par l'action du soleil; ces exhalaisons restent en arrière, parce qu'elles ne descendent pas aussi rapidement que le noyau. Elles ne se soutiennent pas en l'air, comme on me le fait dire; elles tombent après le noyau, mais plus lentement que lui. Je l'ai dit assez clairement, pages 21 & 45 de ma brochure. Il est aisé de concevoir combien nos vapeurs

& nos charbons demeureraient en arriere, si notre globe se précipitait rapidement vers le soleil.

Pourquoi ces vapeurs & cette fumée, objecte encore mon critique, ne s'arrangeraient-elles pas circulairement autour des comètes, & pourquoi leur ascension ne serait-elle que d'un côté, & toujours à l'opposite du soleil ? Cela devrait être, & cela ferait en effet, si les comètes étaient en repos, dans une atmosphère tranquille, ou si leur mouvement était aussi lent que celui de la terre. Si mon antagoniste veut prendre une idée nette d'une chose qui lui paraît si difficile à concevoir, il n'a qu'à charger son épaule d'un tison enflammé, & se mettre à courir : il ne répondrait que par un souris dédaigneux, à quiconque serait assez simple pour lui demander pourquoi la fumée reste en arriere, & ne s'arrange pas circulairement autour du tison.

Où est donc le *ridicule* que l'anonyme veut bien me prêter ? Ne s'en charge-t-il pas lui-même, en formant des difficultés déjà prévenues, déjà levées, dans l'ouvrage même qu'il entreprend de combattre ? Mais s'il faut absolument que mon idée soit ridicule aux yeux d'un écrivain qui m'a lu sans attention, je me trouverai encore en très-nombreuse & très-bonne compagnie, & je

prendrai la liberté de partager cette qualification avec M. Lambert, & avec les auteurs de l'Encyclopédie.

On lit ces mots dans l'Encyclopédie, art. COMETE, p. 675 de l'édition de Paris : *Les comètes, en se rapprochant du soleil, reprennent de nouvelles queues, d'abord très-peu sensibles, ensuite plus grandes, par degrés, jusqu'à leur périhélie, tems auquel elles reprennent toute leur grandeur, la comète étant alors la plus échauffée qu'il est possible.* Les encyclopédistes envisagent donc, aussi bien que moi, la chaleur violente qu'éprouvent les comètes, comme la cause prochaine de leurs queues, & de la prolongation de ces queues.

Consultons à présent M. Lambert. Ce célèbre académicien ne regarde point les queues des comètes comme une simple apparence, mais comme une émanation véritable. Voici ses propres expressions, tirées du *Système du monde*, page 12. *Les queues des comètes ne seraient plus des phénomènes sans conséquence, si en s'éloignant de nous, les comètes les laissaient, en tout ou en partie, dans notre atmosphère.* Une simple traînée de la matière ténue & lumineuse de l'atmosphère solaire ; ne peut causer aucun dérangement dans la nôtre : c'est donc, suivant M. Lambert lui-même, autre chose qu'une simple lumière.

Suivons-le, à la page 38 du même ouvrage,

où il explique encore mieux sa pensée. *Cette queue est sujette à des changemens très-notables... Elle va toujours en diminuant à mesure que la comete remonte ; ce qui ne peut être attribué qu'à la diminution de la chaleur. On peut demander , ajoute-t-il , ce que devient la matiere qui la composait ? Le soleil se serait-il fait son atmosphere de ces queues perdues ? Quoi qu'il en soit , leur étoffe doit demeurer dans notre système ; & comme elle gravite vers le soleil , elle doit trouver quelque part son équilibre... &c.*

Mais quelle est cette étoffe des queues perdues , qui gravite ainsi vers le soleil ? Il l'explique page 52. Ce sont *des brouillards & des vapeurs* , qui empêcheraient les *habitans des cometes de jouir du spectacle des cieux*, s'ils s'y trouvaient *navés sans cesse* ; ils n'y sont que *quelques mois de leur longue course*... Ces vapeurs forment une haute & épaisse colonne autour d'eux , page 35 , ou plutôt une *espece de dais sous lequel la comete est à couvert avec ses habitans*... Eh , M. Lambert ! vous n'y pensez pas ! quelle assertion ridicule ! Quoi ! vous avez osé vous rendre à l'évidence , & présumer avant moi que les queues sont des vraies émanations , qu'elles restent dans notre système , qu'elles gravitent vers le soleil jusqu'à ce qu'elles y tombent ou qu'elles trouvent leur équilibre ? Hâtez-

vous de vous rétracter, ou c'est sur vous que va tomber désormais tout le poids de la colere de l'anonyme. Ne sentez-vous pas que *ceci heurte tous les résultats de la saine physique*, comme il l'a décidé page 101. Non, une chaleur égale à celle que produiraient les foyers réunis de douze miroirs ardents, comme vous l'avez supputé vous-même en rectifiant le calcul de Newton (*), ne doit point brûler une comete, la calciner, ni même en tirer des vapeurs; *on est revenu d'une idée aussi ridicule.*

Examinons à présent la judicieuse hypothese que mon critique, aussi sensé que poli, substitue à la mienne. *Ces queues de cometes*, dit-il page 101, *se trouvent, comme la lumiere zodiacale, composées de l'atmosphere solaire, dont la comete se charge en passant près de cet astre, comme ferait un grand aimant qu'on traînerait à travers la limaille de fer. Cette matiere tenue & lumineuse est poussée & chassée, par l'impulsion vive & continue des rayons solaires, de la superficie de l'atmosphere qui entoure la comete, comme le ferait une vraie chevelure exposée au vent.* L'auteur me permettra de lui former à mon tour quelques objections.

(*) Système du monde, page 31.

1°. Si cette queue n'est formée que par l'impulsion vive & continue des rayons solaires sur la partie de l'atmosphère solaire qui entoure la comète, sans aucun mélange d'exhalaisons sorties de celle-ci, d'où vient que l'atmosphère solaire n'est pas également lumineuse dans toute son étendue, & qu'elle ne paraît embrasée qu'autour de la comète ? Pourquoi cette impulsion, qui n'est pas moins vive ailleurs, & qui l'est beaucoup plus entre le soleil & la comète, ne produit-elle pas ailleurs la même apparence ? 2°. Pourquoi Mercure, Vénus, & la nouvelle Lune, qui sont plus près du soleil que nous & que la plupart des comètes, ne nous montrent-elles jamais de queues ? Elles devraient aussi se charger d'une partie de l'atmosphère solaire, comme un aimant qu'on traînerait à travers la limaille de fer. 3°. D'où vient que la queue finit en pointe vers le noyau ? D'après la supposition de l'auteur, la queue devrait être fort large auprès de la comète, & finir en pointe à mesure qu'elle s'en éloigne ; mais c'est précisément le contraire de ce qui arrive. Ce devrait être une vraie chevelure ; mais ce n'en est point une ; c'est une queue. Si elle n'est autre chose que l'effet des rayons solaires, qu'est-ce qui détourne ces rayons ? qui les oblige à se courber près du noyau pour l'envelopper ? qu'est-ce qui les rend

d'abord si convergens , & bientôt si divergens ? 4°. S'il était vrai que les queues ne fussent autre chose qu'une partie de l'atmosphère solaire dont les comètes se chargent *en passant près de cet astre* , elles ne prendraient ces queues qu'après leur périhélie : d'où vient donc qu'elles les déploient déjà beaucoup plus loin du soleil que la terre , & que celles dont le périhélie est plus éloigné du soleil que la distance moyenne de la terre, n'en sont pas dépourvues ? 5°. Si cette queue n'est point un écoulement de matières embrasées , mais une simple impression des rayons solaires sur l'atmosphère solaire , d'où vient que la comète est si bien éclairée dans toute sa circonférence ? Comment distinguons-nous si bien son noyau , dans quelque situation qu'il soit par rapport à nous ? Pourquoi n'est-il pas obscur & invisible du côté qui n'est pas tourné vers le soleil , & qui n'en reçoit aucun rayon ? Pourquoi brille-t-il tout autour avec tant d'éclat , & n'a-t-il pas des phases comme les planètes ? C'est une différence essentielle que l'on observe constamment entre les planètes & les comètes. M. Lambert n'en dit pas un mot dans le chap. 6 de la première partie du *Système du monde* , où il compare avec tant d'exactitude , ces deux espèces de corps célestes. Il donne ailleurs pour raison de ce phénomène,

la forte réfraction des rayons du soleil ; mais cette explication est tres-insuffisante ; il serait aisé de le démontrer. Le critique, au reste, n'a qu'effleure la matiere ; ses objections, comme on le voit, ne sont pas bien pressantes ; des personnes très-respectables par leurs talens & leurs lumieres, m'ont fait l'honneur de m'en proposer de plus fortes.

On m'a reproché, par exemple, de n'avoir pas adopté le langage des astronomes, qui nomment *directes* les cometes qui se meuvent dans l'ordre des signes, & *rétrogrades* celles qui vont au rebours des signes. Je conviendrai, si l'on veut, que j'ai eu tort ; mais j'ai cru que les définitions étant arbitraires, il était permis à tout écrivain de déterminer à son gré les termes qu'il emploie, pourvu qu'il les définisse assez exactement pour qu'un lecteur attentif ne puisse pas s'y tromper. Wolff a pris souvent cette liberté.

On a paru scandalisé du blasphème que j'ai proféré contre l'oracle des géometres & des astronomes, page 28 de mes réflexions, où j'ai affirmé *que Newton s'est trompé*. Mais s'il eût essayé de calculer la route & de fixer le retour d'un vaisseau qu'il voyait sortir de la Tamise, ne serait-il pas permis d'affurer qu'il a malappliqué son algebre, qu'il a voulu calculer une chose qui n'est pas calculable, & que l'événement prouvera son erreur ?

C'était précisément son cas, quand il a prédit le retour de la comète de 1680. Mon assertion n'ôte rien au mérite de ce grand homme.

Voici une objection plus forte, & qui m'engagera dans un certain détail. Le fond même de mon système est, dit-on, peu philosophique; j'y fais intervenir la puissance immédiate du Créateur, toutes les fois qu'il paraît une comète: il faut un coup de main pour la précipiter de son orbite, d'autres coups de main pour l'arrêter à son périhélie & pour la faire remonter. Ce n'est pas philosopher que de recourir à tout moment au miracle.

D'abord, je n'ai point recours au miracle pour tirer les comètes de leurs orbites, & pour les faire tomber vers le soleil. Je leur suppose à toutes, dans leur état de planètes, un mouvement orbiculaire, ou fort approchant. Ce mouvement, le plus simple de tous, est produit par le concours des forces centripète & centrifuge, qui se balancent. On verra bientôt les difficultés du mouvement elliptique.

Je suppose encore, que l'auteur de la nature a si bien combiné, si parfaitement compensé la quantité de mouvement & la quantité de chaleur nécessaire aux comètes, que celui-là doit finir précisément avec celle-ci. Par cette espèce d'harmonie préétablie, (qu'o-

me passe ce terme) le tems de leur refroidissement est justement celui de leur repos : dès qu'elles s'arrêtent, elles ne peuvent plus se soutenir; elles tombent vers le soleil, qui est leur centre. Si nous les appercevions dans les commencemens de leur chute, nous les verrions s'en approcher d'abord par une spirale, qui se change assez vite en ligne droite, ou à peu près, à mesure qu'elles perdent les faibles restes de leur force centrifuge, & que l'attraction du soleil devient plus efficace.

Il s'agit à présent de les faire remonter; il n'est point besoin pour cela de recourir à d'autre miracle qu'à celui que les astronomes admettent sans y penser, quand ils font mouvoir les comètes dans des ellipses fort alongées. Je ne demande qu'une force pareille à celle qui arracha la comète de 1680 à la prodigieuse attraction du soleil. Qu'est-ce qui la fit rebrousser, dans le tems qu'elle le côtoyait de si près? Quel fil la retint, l'empêcha d'être engloutie dans cet océan de feu, & la força de se rapprocher de l'autre foyer de l'ellipse très-alongée qu'elle décrivit? Comment ce foyer, qui n'avait pu la retenir lorsqu'elle en était plus près, put-il reprendre tout-à-coup sur elle une influence sensible, une influence capable de l'enlever à la violente attraction du soleil, qui avait

alors tant de prise, & qui s'augmentait de moment en moment, en proportion du quarré des distances, & à mesure que celle de l'autre foyer devenait de plus en plus insensible par le grand éloignement? Si cette question n'est pas insoluble, je prie mon critique de la résoudre, de ce ton tranchant qu'il prend par-tout dans sa lettre; je me rendrai sans peine à l'évidence de sa démonstration, & j'emploierai, pour faire remonter les comètes, la même force qu'il admettra pour leur faire décrire la pointe de l'ellipse excessivement alongée, que l'on veut bien leur supposer.

Messieurs les géomètres travaillent à leur aise sur le papier. Deux points immobiles, placés à discrétion, & autour desquels ils font mouvoir un autre point, leur donnent une ellipse: ils ne se mettent pas en peine de chercher dans la nature une force capable, non-seulement de contrebalancer, mais encore de vaincre l'immense attraction du soleil, dont la comète de 1680 était prête à devenir la proie dans son périhélie, lorsque l'équilibre des forces attirantes se trouva tout-à-fait rompu.

Plus hardi qu'aucun astronome & qu'aucun physicien l'ait été avant lui, M. Lambert ose embrasser par la pensée l'univers tout entier, qu'il voit rouler à ses pieds

dans sa méditation profonde, & dont il entreprend d'expliquer tout le mécanisme. Il élève, il agrandit l'ame de ses lecteurs, qui le suivent avec un plaisir mêlé d'étonnement, & qui s'élancent avec lui jusqu'*au centre des centres, jusqu'à la capitale de l'univers*. J'ai lu avec délices le *Système du monde* ; sans déroger à l'admiration respectueuse que je me sens pour son auteur, je prendrai la liberté de lui opposer une difficulté : mon critique m'y oblige, je l'ai déjà dit, en m'opposant toujours, comme une impénétrable égide, cet ouvrage universellement & justement applaudi.

M. Lambert établit deux principes généraux ; le premier, c'est que *tout l'espace de l'univers est aussi rempli de globes qu'il pouvait l'être* ; page 24. Le second, c'est que *cette machine immense entretient ses mouvemens, variés à l'infini, par la loi la plus simple* ; page 28. Mais ces deux principes s'accordent-ils bien, & sont-ils faits pour aller ensemble ?

Pour satisfaire à la brillante & séduisante hypothèse de la plus grande population possible de l'univers, il multiplie presque à l'infini les globes ; il en farcit notre système, autant qu'il en peut contenir. Pour en prévenir les chocs, il étrangle les orbites des innombrables comètes, & il fait mouvoir

dans des ellipses fort alongées tous ceux de ces autres qui ont leur périhélie au-dessous de Saturne. Cependant, la manière la plus simple de faire mouvoir des globes qui ont une révolution périodique, c'est la ligne circulaire, ou l'ellipse fort approchante du cercle; il ne faut pour cela que le concours des forces centripète & centrifuge : la vitesse plus ou moins grande du mouvement produit & détermine celle-ci : celle-là n'est autre chose que l'attraction, dont l'influence est réglée par le quarré des distances.

Le sage Auteur de la nature a toujours préféré les moyens les plus simples. Le mouvement elliptique étant beaucoup plus compliqué que le mouvement circulaire, celui-ci a dû être préféré, aux dépens de la population de l'univers. Aussi voyons-nous que toutes nos planètes décrivent un cercle, ou une ellipse fort approchante du cercle; & par le petit nombre de ces corps célestes que nous voyons, nous pouvons juger sûrement de ceux que nous ne voyons pas.

Lorsque deux principes de perfection sont incompatibles, il faut absolument, ou les combiner en les altérant tous deux, ou forcer l'un de céder à l'autre; c'est une règle fondamentale en métaphysique. Or, quel principe doit céder ici? Serait-ce celui du moyen le plus simple & du mouvement le

moins compliqué, qui est avoué de tous les astronomes, admis par tous les physiciens, fondé sur la constante expérience, plus d'accord qu'aucun autre avec la sagesse de Dieu, & sur lequel sont en effet réglées toutes les planetes que nous pouvons découvrir ? N'est-ce pas plutôt le principe de la population prodigieuse de notre système, que M. Lambert a créé, & qu'il appuie sur le raisonnement & l'analogie, plutôt que sur l'expérience ?

Un vrai savant, tel que M. Lambert, ne s'offenserait pas de cette objection que je prends la liberté de hasarder, s'il en avait connaissance : il fait trop que la vérité n'établit que lentement son empire ; que les faibles humains ne viennent à bout de la découvrir qu'à force de tâtonner, de supposer, de réfuter ; que celui qui dévoile une erreur accréditée rend service aux sciences, autant que celui qui met au grand jour une vérité nouvelle : n'est-ce pas augmenter son bien que d'aquitter une dette ? Mais en Europe, & dans ce siècle aussi poli que savant, quand on attaque une hypothèse, on ne doit point en insulter l'auteur, ni s'écarter des bienfaisances.



VIII. *Reponje de M. l'abbé DE VOISENON à
M. DE VOLTAIRE, au sujet de son epître
sur l'Essai de Tactique.*

PRODIGE de tous les talens ,
Homme étonnant , divin Voltaire ,
Ta muse est toujours au printemps ;
Et , bien loin d'être octogénaire ,
Elle arrête la faux du tems.
Dans tes vers ou forts ou charmans ,
Je lis ton extrait baptistaire :
Tu n'as encore que vingt ans.
Le plus grand fléau de la terre
Dans ton ouvrage est séduisant.
Ton pinceau terrible & plaissant
A tous les honneurs de la guerre :
Tu rends l'effroi même amusant.
La gaité , cette enchanteresse
Que l'on ne viole jamais ,
Répand sur tout ce que tu fais
Le coloris de la jeunesse ;
En fuyant l'éclat des palais ,
Où regne un sommeil léthargique ,
Elle fuit l'ennui magnifique
Qui la fait bâiller à grands frais :
On la bannit , quand on l'appelle ;

La liberté fait ses atouts.
 Les plaisirs pompeux sont toujours
 Des lettres de cachet pour elle.
 Emprunte ses heureux secours :
 Qu'elle prolonge & qu'elle epure
 De tes ans le paisible cours ;
 Quand tu prends soin de sa parure ,
 Qu'elle prenne soin de tes jours.

IX. Académies.

L'ACADÉMIE des sciences , arts & belles-lettres de Dijon n'ayant point reçu de réponse satisfaisante sur cette question : *quelles sont les maladies dans lesquelles la médecine agissante est préférable à l'expectante , & celle-ci à l'agissante ; & à quels signes le médecin reconnaît-il qu'il doit agir ou rester dans l'inaction , en attendant le moment favorable pour placer les remèdes ?* elle propose le même sujet pour 1776. Elle adjugera , l'année prochaine , un prix à celui qui aura fait connaître *quels sont les avantages que les mœurs ont retirés des exercices & des jeux publics , chez les différens peuples & dans les différens tems où ils ont été en usage.* Elle souhaite que les savans qui aspireront à la couronne , considèrent les exercices & les jeux publics sous

le double point de vue moral & politique ,
& fassent sentir jusqu'à quel point on doit
regretter de les avoir abandonnés.

L'académie des belles-lettres , sciences &
arts de Marseille s'empresse de rendre pu-
blique une lettre qui prouve combien le cé-
lebre La Fontaine , en honorant sa nation ,
a acquis de droits sur l'admiration & la re-
connaissance de toutes les autres.

*Lettre d'un étranger anonyme , à M. MOU-
RAILLE , secretaire perpctuel de l'académie
de Marseille.*

MONSIEUR,

*Ce n'est que ces jours-ci , que j'apprends par
la voie du Mercure , que l'académie des belles-
lettres , sciences & arts de Marseille propose
entr'autres , pour sujet du prix de l'année
prochaine , l'Eloge de La Fontaine. Comme
j'ai une admiration particuliere pour ce grand
homme , & que je m'intéresse à sa gloire ,
comme si j'étais son compatriote , je commence
d'abord par remercier l'académie qui veut
bien procurer un digne éloge de cet écrivain
supérieur , qu'on ne peut assez louer , & je
prends , en même tems , la liberté de présenter
2000 livres , que je prie l'académie de Mar-
seille de vouloir bien joindre à la médaille de
la valeur de 300 livres , destinée par elle pour*

cet éloge ; de maniere que celui qui , au jugement de l'academie de Marseille , aura rendu le meilleur hommage à La Fontaine , recevra un prix de 2 mille 300 livres. La seule grace que je demanderais , monsieur , si elle pouvait m'être accordée , serait d'étendre en faveur de ce seul prix , le terme jusqu'auquel on recevra les ouvrages pour le concours. J'aurai beaucoup de reconnaissance , si en veut bien recevoir lesdits ouvrages jusqu'au 15 de juin , ou jusqu'au premier juillet. Au reste , je ne mets point de clause ; ce ne serait qu'un plaisir de plus pour moi.

*J'ai l'honneur d'être , &c. ****

Je ne mets point mon inutile nom au bas de cette lettre ; ce que vous voudrez bien excuser.

P. S. En publiant là-dessus ce que vous jugerez à propos , je vous prie , monsieur , de dire simplement en parlant de moi , un étranger , sans même faire connaître le lieu d'où cette lettre est datée.

L'académie de Marseille comptera donc les deux mille livres qu'elle-a reçues , à l'auteur de l'Eloge de La Fontaine , qu'elle couronnera , en même tems qu'elle lui donnera la médaille d'or déjà annoncée ; & pour se conformer entièrement au desir de l'anonyme , elle a délibéré de fixer au premier juillet

110 JOURNAL HELVETIQUE.

prochain le terme jusqu'auquel elle admettra au concours les éloges de ce poëte inimitable.

Les anciens de la société établie à Hambourg pour l'encouragement des arts & des métiers utiles, ont déclaré dans la séance tenue au mois de décembre dernier, que personne n'avait répondu d'une manière satisfaisante à cette question : *quels seraient les genres de travaux les plus convenables pour les maisons d'ouvrage, de correction, des pauvres, des orphelins, des gens du plus bas étage, relativement à la situation & à l'état de la ville de Hambourg ?* Les pièces envoyées, tant par les habitans du pays que par les étrangers, n'ont servi qu'à persuader cette société qu'elle n'avait point à attendre de solution suffisante. En conséquence, ce sujet ne sera plus proposé. Cependant, parmi les ouvrages qui ont concouru, on a distingué ceux de M. J. L. Rhune, de Pétersbourg, & de M. J. G. Keller, inspecteur de la maison des orphelins de Zell, & ces auteurs ont reçu, chacun, une médaille d'or de 10 ducats. M. Westfeld de Buckebourg, a remporté le prix pour lequel il s'agissait de faire connaître *les meilleurs moyens de préserver le fer de la rouille dans les lieux où il est le plus exposé à l'eau & aux*

injures de l'air. L'auteur entre dans une foule de détails aussi utiles qu'intéressans. Il voudrait que l'on forgeât le fer en barres rondes plutôt qu'en barres quarrées ; qu'on les trempât dans l'huile de baleine, ou autres graisses, pendant qu'elles sont rouges ; qu'on les limât de façon à les unir le plus qu'il est possible ; qu'après y avoir versé dessus de l'eau de plomb, on les essuyât bien avec un linge ; qu'on les frottât ensuite avec de l'huile de lin ; qu'on les remit au feu, & qu'on les y laissât jusqu'à ce qu'il se formât sur la superficie une espèce de vernis noir, &c. &c.





QUATRIÈME PARTIE.

LE NOUVELLISTE SUISSE, ou ANNALES POLITIQUES DE L'EUROPE.

TURQUIE.

Constantinople. Le mauvais succès de l'entreprise formée par les Russes contre Varna, la levée du siège de Silistrie qu'ils avaient formé, leur retraite enfin, au-delà du Danube qu'ils ont repassé en désordre, ont entièrement changé la face des affaires, & semblent assurer à la Porte les honneurs de la dernière campagne. Ces événemens importants ont été annoncés aux habitans de cette capitale par plusieurs décharges de l'artillerie du château des Sept-tours, & leur a causé une joie inexprimable. On en est redevable à la prudence du grand-visir, à la bravoure de Hassan-Pacha & à la fermeté du commandant de Silistrie, qui a soutenu un siège & un bombardement de six semaines,

nés , & après avoir rendu inutiles tous les efforts des alliés , a donné le tems à Hassan-Pacha de marcher à son secours. Ce séraskier s'étant posté de manière à pouvoir enlever tous les convois destinés pour le camp des Russes , les a contraints d'abandonner Silistrie , & ayant chargé leur arrièregarde , l'a défaite entièrement , au point qu'une partie de leur artillerie est tombée au pouvoir des vainqueurs. Le grand-visir , après avoir pénétré & déconcerté les projets des ennemis , passera l'hiver dans son camp de Tschumla , & distribuera tranquillement ses troupes dans leurs quartiers , tandis que Hassan-Pacha veillera avec un corps de 25 à 30,000 hommes sur la rive méridionale du Danube. On assure même qu'il a demandé & obtenu la permission de passer ce fleuve pour aller inquiéter les Russes dans la Moldavie , & que le pacha de Widdin a ordre de le soutenir avec le corps d'infanterie qu'il commande. On a quelques détails de la vie de ce général , dont la valeur a si fort influé sur les derniers succès des Turcs. Né en Perse , fait esclave dès son enfance & vendu comme tel , il se sauva à Smyrne , & passa à Alger simple soldat ; ses services reconnus l'éleverent par degrés à l'emploi de gouverneur de Constantine. Une brigade , dont l'ennemi fut le principe , l'obligea de se retirer en

Espagne, d'où il passa à Naples & à Constantinople. Mis d'abord en prison, il en sortit pour commander un vaisseau de guerre ; & la bravoure qu'il témoigna en différentes occasions, lui valut la charge de capitán pacha, ou grand amiral. Mais sa hauteesse, connaissant ses talens pour le service de terre, a voulu qu'il s'y consacrat entièrement, en l'envoyant à l'armée du grand-visir avec la dignité de séraskier ou de général. Depuis lors tout semble prospérer de la part de l'armée Ottomane, & les recrues se présentent en foule pour aller la renforcer.

Mais la joie que causent tous ces avantages, est troublée par les justes alarmes où l'on est sur la santé du grand-seigneur qui l'a mis hors d'état d'assister, suivant l'usage, à l'ouverture de la fête du béfram ; & quoique ce monarque ait depuis lors paru une fois en public, on ne peut que craindre les suites funestes & prochaines de l'hydropisie dont il est attaqué. Il se fait cependant de grands préparatifs pour une nouvelle expédition dans la Crimée, & l'on peut s'en promettre plus de succès que de la précédente, s'il est vrai, comme on le publie, que les Russes n'aient laissé garnison que dans deux places de cette presqu'île, & que le reste de leur armée se soit retiré dans l'Ukraine.

Suivant des lettres reçues de Smyrne, les Russes, dont les vaisseaux croisent dans l'Archipel, ont publié un manifeste, portant que tous les effets appartenans aux sujets de la Porte, & qu'ils trouveraient dans des vaisseaux neutres, seraient déclarés de bonne prise & confisqués : déclaration qu'ils ont commencé à effectuer.

On mande d'Alger qu'une frégate Anglaise y était arrivée avec des lettres au consul de cette nation, que celui-ci avait en conséquence fait à la régence de cette ville diverses demandes qu'elle avait rejetées, & qu'il s'était embarqué sur la même frégate pour retourner en Angleterre.

R U S S I E.

Pétersbourg. La cour a fait publier une relation envoyée par le général Romanzow, datée du 28 novembre, & écrite de Fockzani, par laquelle il paraît que, si les Russes ont passé le Danube, c'est moins par l'effet des pertes qu'ils ont essuyées sur l'autre bord de ce fleuve, & qui ont été compensées par divers avantages de détail, que parce qu'ils ont eu tout lieu de craindre que les glaces qu'il charrie, & les inondations qu'il occasionne dans cette saison, ne leur coupassent les vivres, & ne les réduisissent

à une affreuse disette ; que du reste leur expédition au-delà de ce fleuve n'a eu pour but que d'en éloigner les Turcs, & de s'assurer des quartiers d'hiver tranquilles. Le vice amiral T'chitchalow aura le commandement de la flotte sur la mer Noire pendant la prochaine campagne ; le chef d'escadre Basballe sera employé dans l'Archipel, & se rendra par terre à Livourne. Les préparatifs de guerre se continuent avec vigueur. La nouvelle d'un soulèvement dans la Russie Asiatique se confirme ; & quoique les détails n'en soient pas connus, il est certain que le général Bibikow, qui devait se rendre à la grande armée sur le Danube, a reçu ordre de marcher en toute diligence vers le royaume de Cazan, pour arrêter les progrès de la révolte, & punir les rebelles, qui ont eu la hardiesse d'attaquer les détachemens de troupes réglées, & l'inhumanité de massacrer les officiers qui sont tombés entre leurs mains. La cour a fait publier dans toutes les rues de cette capitale un manifeste contre Jemelman Pugaschow, chef de cette rébellion, qui ayant pris le nom de l'empereur Pierre III, cherche à fortifier son parti, & se livrer aux plus grands excès. L'augmentation des impôts & la levée des milices paraissent avoir donné lieu à ces soulèvemens. Le sénat a fait publier une déclaration

portant que S. M. I. accorde le pardon & l'exemption de toute peine aux soldats, matelots, ou autres personnes de l'état militaire, qui ayant abandonné son service, y rentreront avant le premier avril prochain, en dénonçant une punition rigoureuse à tous ceux qui ne profiteront pas de cet acte de clémence.

L'impératrice a de même permis aux évêques des provinces de la Pologne qui ont passé sous sa domination, de conserver les jésuites qui ont des établissemens dans leurs diocèses, à condition qu'ils ne seront soumis à aucune puissance étrangère, pas même à celle du pape. Les savans qui par ordre de la cour visitent les différentes provinces de l'empire, ont découvert en divers lieux une immense quantité de sel qui, en établissant des communications, pourrait devenir d'une très grande utilité.

On est informé que le général comte de Romanzow a pris ses quartiers d'hiver à Jassy, le long de la rivière du Pruth, & qu'il a mis une forte garnison à Jalonicza pour observer les mouvemens des Turcs.

S U E D E.

Stockholm. Les articles du mariage entre le duc de Sudermanie & la princesse de Hol-

stein-Euting, ayant été réglée, la demande s'en est faite avec les formalités ordinaires. & l'on équipe deux vaisseaux de guerre avec une frégate, pour aller recevoir cette princesse à Wismar.

Le fabricant Eckerman a inventé l'art d'adoucir le fer, en lui donnant une ductilité presque égale à celle de l'or, & a obtenu du roi le privilège exclusif pour en fabriquer des étoffes qui imitent le brillant des draps d'argent. Il travaille avec ce même métal des tapisseries qui dans une salle bien éclairée, ont un éclat éblouissant.

On travaille à mettre la flotte en état de faire une croisière au printemps prochain, afin d'exercer les équipages. Un corps de troupes de huit à dix mille hommes doit s'assembler près d'Eckholmsund pour passer en revue devant le roi, & S. M. se propose de faire, au retour de la belle saison, un voyage dans les provinces septentrionales du royaume. Elle a ordonné de construire plusieurs fourneaux de campagne sur le modèle de ceux dont se servent les Prussiens.

D A N N E M A R C.

Coppenhague. On a eu avis qu'un vaisseau Russe de 50 canons, destiné pour la Méditerranée, avait pété dans le canal de la Man-

che, & qu'il ne s'en était sauvé que 11 officiers qui sont venus dans cette capitale, & 40 autres personnes.

Il a été rendu une ordonnance par la chambre des comptes, qui accorde à tous les habitans du Holstein-Ducal, relativement à leur commerce avec le Dannemarc & la Norwege, les mêmes droits & exemptions de péages & de douanes intérieures, que ceux dont jouissent les habitans du duché du Slesvie, & de la partie royale du Holstein.

Dans le court espace de tems, pendant lequel le grand-duc de Russie a possédé les comtés d'Oldenbourg & de Delmenhorst, il en a affranchi les habitans de toutes les impositions extraordinaires qu'on y avait mises depuis quelques années. Le prince évêque de Lubeck, en entrant dans ses droits, a confirmé cette commission; mais il lui fera fait un présent de la valeur de 15 mois, de ces impositions qui seront abolies pour toujours.

P O L O G N E.

Varsovie. L'importante affaire de l'établissement du conseil permanent, partie essentielle de la future constitution de ce royaume, a été décidée entre le roi & les ministres des trois cours alliées. Voici le

H 17

précis des articles dont on est convenu.

Le roi choisira les évêques, palatins, castellans & ministres parmi trois candidats élus au scrutin par le conseil permanent, & conservera du reste toute la distribution ecclésiastique & civile comme du passé, excepté pour les places de commissaires des guerres & des trésors. Il nommera de même les officiers des quatre compagnies qui portent son nom; on suivra pour tous les autres l'ancienneté. S. M. renoncera à la distribution des biens royaux, dont les possesseurs actuels jouiront pendant leur vie, après quoi ils seront appliqués aux besoins de l'état. La diète nommera le conseil permanent au scrutin. Les quatre régimens des gardes rentreront sous l'autorité militaire de l'état; & les grands généraux, de même que la commission de guerre, seront soumis à l'autorité du conseil permanent; mais-on assignera au roi une somme suffisante pour la paie de 2000 hommes qui ne dépendront que de lui seul. On s'assemblera chez le roi pour régler la manière dont le conseil permanent devra tenir ses séances, & au moyen de tous ces articles, les ministres des trois cours ne permettront point qu'il soit donné d'autres atteintes aux prérogatives royales, &c. Le roi ayant souscrit à toutes ces conditions, on a pris en objet le règlement des finances de S. M. qui de-

mande, qu'outre les 6 millions de florins polonais, assignés pour son entretien, il lui soit alloué d'autres sommes, tant pour pouvoir en faire des gratifications que pour la solde de sa garde personnelle, & celle de ses Uhlans.

Rien ne transpire des affaires qui se traitent dans la diète, parce que l'on n'y admet que ceux qui ont droit d'y assister. La délégation, partagée en deux corps, l'un pour la Pologne, l'autre pour la Lithuanie, précédé chacun par son maréchal respectif, travaille aux moyens de rétablir les finances de la république. Le comte Braniki, sous-général, se donne aussi beaucoup de mouvement pour remettre sur pied l'armée de la couronne, que les troubles & le défaut de paie ont dispersée & anéantie. Enfin on est essentiellement occupé des articles qui doivent former le traité de commerce à conclure avec les trois puissances.

On apprend de Léopol, que la prestation d'hommage & de fidélité des habitans de la Pologne Autrichienne à leurs Majestés Imp. & Royale, s'est faite ce 29 janvier dernier avec la plus grande solennité, & l'on a distribué un grand nombre de médailles d'or & d'argent, qui avaient été frappées à cette occasion.

Le duc régnant de Courlande s'est rendu

à Pétersbourg, sans en avoir prévenu S. M. Le prince Sapicha est de retour de la même capitale, après y avoir prêté hommage à l'impératrice pour les biens qu'il possède dans les palatinats occupés par les Russes, lesquels lui ont été restitués avec les arrérages pendant le séquestre.

Les troupes Prussiennes ont évacué diverses places qu'elles occupaient en Pologne, & se sont retirées dans la nouvelle Prusse. Celles qui sont cantonnées autour de Dantzic, ont été renforcées par quelques troupes légères. On assure que le creusage du canal de Bromberg est fini, & qu'il ne reste plus qu'à mettre les portes aux digues.

Dans la dernière assemblée de la diète tenue en présence de S. M. le maréchal de la confédération proposa de renvoyer cette diète de même que la délégation. L'affaire mise en délibération, un nonce appuya ce projet, à condition que les ministres des cours alliées laisseraient toute liberté aux états pour régler la nouvelle forme du gouvernement; que les notes qu'ils donneraient seraient communiquées à tous les délégués, & que ces derniers emploieraient tout leur tems à vaquer aux affaires publiques. Cet avis ayant été suivi par tous les sénateurs, la diète a été renvoyée au mois de mai, & la délégation prorogée.

Outre les affaires générales, il s'en présente de particulières qui ne méritent pas moins d'attention. Telles sont la manière dont on doit traiter ceux des confédérés de Bar, qui n'ont pas encore donné leur recez, l'ordination d'Ostrog réclamée par l'ordre de Malte, l'affaire de l'évêque de Wilna, & d'autres de ce genre, lesquelles augmentent les haines entre les familles, & donnent lieu à une méfintelligence marquée entre les principaux membres de l'état, dont on ne peut trop redouter les suites. On a même sujet de craindre que le départ de toutes les troupes étrangères, auquel on aspire depuis long-tems, en facilitant les moyens de déployer d'aussi funestes dispositions, ne renouvelle les troubles intérieurs qui depuis si long-tems déchirent ce malheureux royaume & lui ont fait perdre les plus belles provinces avec son indépendance. Le seul projet qu'on a formé d'éteindre toutes les dignités du grand-duché de Lithuanie, en annullant la clause essentielle sous laquelle cet état s'unit autrefois avec la Pologne, suffirait, si l'on voulait l'exécuter, pour remettre tout en combustion.

A L L E M A G N E.

Vienne. Il se formera cette année, à ce

qu'on prétend , quatre camps des troupes impériales , dont l'un sera établi près de Prague au mois de septembre prochain. Toute la Hongrie est remplie de troupes qui sont réparties dans les diverses provinces de ce royaume. Quatre régimens qui étaient en Transylvanie , ont reçu ordre de se rendre dans les nouveaux royaumes de Lodmerie & de Gallicie , dont les affaires seront administrées par une commission aulique particulière , sous la présidence du comte de Vurben. Le général Haddick a été nommé gouverneur de Léopold , dont le comte de Dergen est attendu de retour.

On a reçu de Constantinople la nouvelle de la mort du sultan Mustapha III , décédé le 21 janvier dans la cinquante-neuvième année de son âge. On ajoute que le muphti , les gens de loi & les autres officiers de l'empire ont sur le champ proclamé empereur Abdul-Hamet son frère : mais ce ne sera , vraisemblablement , que pour exercer la régence pendant la minorité du fils du dernier sultan.

Berlin. L'anniversaire de la naissance du roi , notre auguste monarque , a été célébré le 27 du mois dernier. L'académie royale des sciences & belles-lettres tint à cette occasion son assemblée publique , dont M. le conseiller-privé Formey , secrétaire perpétuel ,

fit l'ouverture par un discours que nous nous
 empreffons de rapporter en entier.

“ *Messieurs*, le monarque révé-
 ré, le pro-
 tecteur chéri, pour la conservation duquel
 nos vœux montent aujourd’hui vers la voûte
 céleste, vient d’entrer dans son année *cli-
 maclérique*. Ne craignez point que je veuille
 par ce mot exciter des craintes chimériques
 & favoriser des opinions ridicules. Chaque
 année de notre vie est un échelon qui peut
 se briser sous nos pas; les premiers & les
 derniers sont les plus fragiles; mais il n’y
 en a point où la mort se tienne plus particu-
 lièrement en embuscade; seulement il s’est
 présenté à cette occasion une idée d’un autre
 genre à mon esprit: c’est que toute la vie de
 FREDERIC peut être désignée par l’épithete
 de *climaclérique*, puisqu’elle renferme tant
 d’années qui ont été, pour ainsi dire, autant
 d’échelons de grandeur & de gloire. Si dans
 quelques conjonctures l’échelle a paru s’é-
 branler, plier, prête à se rompre, ce n’a été
 que pour faire mieux paraître la vigueur &
 la dextérité avec laquelle ce roi, le plus grand
 roi qu’il fut jamais, a su non seulement la raffer-
 mir, mais s’élancer à une si grande hauteur,
 qu’à peine nos yeux peuvent y atteindre. Ce
 jet prodigieux ira-t-il encore en croissant?
 Qui pourrait le prédire? Qui se serait atten-
 du en 1740, ou vers la fin de 1762, au pé-

riode que vient d'offrir l'année 1773 ? Ne cherchons point à lire dans le livre des destinées ; mais bornons-nous à tirer du passé , comme tout nous y autorise , les plus heureux prélagés pour l'avenir. ,,

I T A L I E.

Rome. Dans un consistoire tenu le 17 janvier , sa sainteté annonça aux cardinaux , que S. M. T. C. & le roi des deux Siciles engagent de leur propre mouvement & pressent en quelque sorte le S. Siege de rentrer en possession d'Avignon , Bénévent & Pontecorvo , faisant paraître un grand desir de rendre ces pays à l'église ; que depuis long-tems le S. Pere en avait conçu l'espérance , sans avoir jamais pensé à en solliciter la restitution , & qu'enfin le royal infant duc de Parme avait beaucoup contribué à accélérer cet heureux événement. En conséquence , S. S. a nommé le prélat Durini à la présidence d'Avignon , & l'évêque d'Aquin a reçu ordre de se rendre à Bénévent & d'y reprendre au nom du S. Siege le gouvernement de cette ville & du duché , de même que de Pontecorvo , avec le titre de vicaire-général. Cet événement si intéressant & attendu depuis long-tems , a été célébré dans cette capitale par des réjouissances extraordinaires. Le

S. Pere a envoyé à ce sujet , un bref apostolique au roi des deux Siciles , & un autre à l'infant duc de Parme ; mais il n'a pas encore communiqué au sacré college les conditions sous lesquelles cette restitution s'est faite.

F R A N Ç E.

Versailles. Le 28 janvier , le roi fit demander au marquis de Montcynard la démission de sa charge de secretaire d'état au département de la guerre , & le 30 S. M. déclara qu'elle avait confié ce département à M. le duc d'Aiguillon , pair de France , ministre & secretaire d'état au département des affaires étrangères. On assure que l'abbé de la Ville fera chargé des détails de ce dernier département.

S U I S S E.

Neuchatel. Nous sommes obligés d'informer nos lecteurs , que c'est par erreur qu'on a mis dans le dernier Journal Helvétique que M. Willading , ancien seigneur-baillif d'Avenche , avait remplacé comme *conseiller secret* feu monseigneur le banderet Willading , puisqu'il lui a succédé dans sa charge de *banderet régnant* de la noble abbaye des bouchers.

Manheim. Le 153^e tirage de la loterie électorale Palatine, s'est exécuté le 17 février; les numéros qui ont été extraits de la roue de fortune, sont :

80, 31, 71, 11, 88.



T A B L E.

I. PARTIE. Annales littéraires de la Suisse.

I. *Le Miroir d'or, ou les rois du Chéchan,*
 &c. 3

II. *Unveranderte fragmente,* &c. 15

III. *Elogium sacerdotis* JAC. PANCRATII
 BUSTELLI, &c. 29

IV. WILHELM CRAIGHS, &c. 31

II. PARTIE. Nouvelles littéraires de l'Europe.

I. *REGULUS tragédie,* & LA FEINTE PAR
 AMOUR, &c. 34

III. PARTIE. Pièces fugitives.

I. *Manière de construire des voûtes de caves*
sans pierres, briques, &c. 56

II. *Description des effets de la neige sur les*
grains semés. 61

III. *Lettre à MM. les Auteurs du Journal.* 63

IV. *Épître à mon mari,* &c. 65

V. *Épître à ma fille âgée d'un mois.* 70

VI. *Anecdote Normande.* 74

VII. *Réponse à la critique des Réflexions d'un*
homme de bon sens. 81

IV. PARTIE. Annales polit. de l'Europe. 112